Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 115 (2012)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Wicht, Philippe / Chalverat, Jo / Lièvre Schmid, Christiane

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chronique littéraire

Philippe Wicht, Jo Chalverat,
Christiane Lièvre Schmid et Dominique Suisse

EGO
Chronique d'une vie
André Imer

L'intention avouée et revendiquée de l'auteur est de prendre sa personne, son existence comme seul thème de ce livre. Après tout, il a un précurseur célèbre, Jean-Jacques Rousseau, qui a même vécu, certes pendant peu de temps, dans la même région que lui et qui s'est livré totalement dans ses « Confessions ». Très tôt dans sa vie, André Imer déclare avoir éprouvé le sentiment de sa singularité et, par conséquent, la nécessité absolue pour lui de la cultiver. Il ne rejette nullement les termes d'égocentrique et d'égotiste et considère même qu'un égoïsme, pour autant qu'il soit tempéré et donc de *bon aloi,* peut être non seulement toléré, mais encouragé en tant que moyen de se défendre contre les intrusions de toutes natures venant de l'environnement. Rien ni personne ne saurait jamais lui imposer une doctrine, une conception, une manière de voir les choses qui seraient contraires à ce qu'il considère être juste. A cet égard, il veut donc conserver en toutes circonstances une liberté totale, souveraine. Ceci ne signifie cependant pas que son comportement extérieur soit arrogant. L'homme est au contraire policé, soucieux du respect des convenances. Par son origine, il appartient à la petite bourgeoisie de province et il ne tient nullement à rompre avec ce milieu dont il sait les avantages qu'il peut lui apporter sur le plan des relations, de la vie sociale et même professionnelle. On lit, dans le premier chapitre du livre : *Bien sûr, n'ayant aucun goût pour la marginalité sociale, j'ai dû composer dans la vie de tous les jours avec les conventions et les contraintes que nous impose la société, mais cela a toujours été en conservant au fond de moi-même la distance intérieure indispensable par rapport à l'obligation que j'ai eue de devoir comme tout un chacun gagner ma vie.* La liberté qu'il revendique est donc intérieure. Elle impose à celui qui s'en prévaut de se maintenir à l'écart des sociétés et organisations de toutes sortes qui ont

pour effet de façonner les esprits et de créer un discours convenu qui débouche fréquemment sur cette forme qu'on appelle la langue de bois.

André Imer combine en lui de manière harmonieuse un esprit rationnel et une nature portée au lyrisme. D'un côté, en effet, il ne peut admettre la Révélation telle que l'enseigne l'Eglise – la Résurrection en particulier et l'idée d'une vie après la mort lui paraissent être un leurre –, d'un autre, il n'écarte pas totalement une conception panthéiste de l'univers, l'existence de ce qu'il appelle le Grand Tout. Il ajoute cependant: *Mais ce ne sont là, à vrai dire, que des mots que l'on utilise pour essayer de cerner une réalité difficile à formuler.* En d'autres termes, il affiche un athéisme, en apparence au moins, serein. Le panthéisme correspond bien à ses élans lyriques et il affirme en outre avoir toujours été un littéraire peu intéressé par les problèmes posés par les sciences et les techniques. Il reconnaît cependant à ces dernières une vraie utilité dans la vie pratique. Sa connaissance des littératures française et allemande, notamment à partir du XVIIIe siècle, est à proprement parler prodigieuse, encyclopédique. Il connaît aussi bien les auteurs de premier plan que ceux du second rang. Par exemple, il mentionne, parmi beaucoup d'autres, des écrivains comme Pierre Loti ou Francis Carco, deux auteurs, de qualité certes, mais qui ont pratiquement disparu du paysage littéraire actuel. Plus curieux encore, il cite avec un certain enthousiasme le nom d'Albert Glatigny, un poète qui ne figure plus dans aucune anthologie, écrivain classé dans l'Ecole du Parnasse, une école fort décriée de nos jours. Il faut savoir que cet auteur oublié, injustement selon André Imer, fit l'objet d'une étude intitulée «Albert Glatigny, La vie, l'homme, le poète. Les origines de l'école parnassienne» par Jean Reymond qui fut professeur de latin, d'italien et de français à l'Ecole cantonale de Porrentruy. Il manifeste une admiration sans réserve pour Blaise Cendrars, l'aventurier des lettres. Deux mots semblent le caractériser: dandysme et hédonisme. Mais peut-on vraiment réduire une personnalité à deux mots seulement? Le dandysme se manifeste chez lui par un souci constant d'élégance physique et morale et la volonté de garder toujours une distance par rapport aux êtres et aux choses. Son hédonisme s'exprime à travers un accueil bienveillant à tout ce que la vie peut apporter d'agréable. A cet égard, il est peut-être le contraire de ce que l'on attend généralement de quelqu'un qui a baigné dans la culture du sévère protestantisme calviniste.

Le lecteur de cette chronique note aussi avec intérêt cette réflexion qui le laisse songeur: *Tout en étant conscient sur le plan rationnel que, moi disparu, le monde continuera d'exister, je ne puis, sur un plan subjectif, m'empêcher de penser que ce monde en fait n'existe qu'à travers moi et que, moi disparu, il n'existera plus – tout ce que j'ai vu et ressenti, ma vie durant, les gens comme les choses et tous les événements dont j'ai été le témoin, n'ayant été là qu'en fonction de moi.* En fait, si le rationnel ne l'emportait chez André Imer, il serait prêt à considérer que le monde –

réalité objective assurément – n'existerait qu'au travers et en relation avec sa seule personne.

L'auteur consacre un long chapitre à ses grands-parents et à ses parents. Ce sont ses racines et il est très sensible à ce que représente la suite des générations, en particulier celles qui ont fait, au cours des siècles, la famille Imer. S'il n'a pratiquement pas connu ses grands-parents paternels, il n'en voue pas moins un culte à son grand-père. Il l'imagine à travers des photos conservées dans la famille. Le grand-père maternel, Emile Perrenoud, était pasteur. Il a notamment exercé son ministère à Saint-Imier. Intellectuel de qualité, il pratique, de manière régulière, le latin, le grec et l'hébreu. Comme il convenait à un membre de la bourgeoisie provinciale et protestante de l'époque, il lisait – question de standing, dit l'auteur – chaque jour le «Journal de Genève». Le pasteur Perrenoud faisait partie des notables de la région. En revanche, quelle était l'authenticité, la qualité de sa foi ? Son petit-fils ne se prononce pas sur ce point. Il se contente de le décrire comme un *calviniste convaincu,* mais cela suffit-il ? On ne peut s'empêcher de s'interroger. N'était-il pas aussi – et peut-être surtout – le défenseur d'un certain ordre social et moral qui s'appuyait alors sur la religion pour assurer son maintien ?

André Imer voue une admiration sans borne à son père, un homme flamboyant, d'esprit libéral – en tout cas à l'égard de ses enfants. Il fit de brillantes études de droit, devint très jeune, à vingt-huit ans, préfet de La Neuveville. Son fils le voit ainsi : *Aristocrate dans l'âme, mon père se plaisait dans la compagnie de personnes issues, comme lui, du patriciat de nos bonnes villes suisses, faisant à cet égard preuve, notamment à la fin de sa vie, alors qu'il se plaignait de sa mauvaise mémoire, de ce que j'appellerai ici, comme plus conforme à la réalité, une mémoire sélective, jamais prise en défaut dès qu'il s'agissait de représentants de la bonne société, qu'ils s'appelassent de Mülinen ou de Graffenried, alors qu'il oubliait avec la plus désarmante insouciance le nom de personnes rencontrées dans la vie de tous les jours, mais ne participant pas, pour des raisons diverses, à ce qui seul l'intéressait vraiment. Mieux valait donc, lorsqu'on avait affaire à lui, ne pas s'appeler tout bonnement Binggeli ou Zuberbühler, ou encore Chollet ou Sansonnens.* Monsieur Imer avait donc le sentiment d'appartenir à une classe supérieure – dépassant même celle de la simple bourgeoisie – de la société. Cet aspect-là de la personnalité du père n'explique-t-il pas, en partie au moins, la fascination qu'il exerce sur son fils ? La mère, en revanche, est terne, en permanence sous la coupe de son mari. On peut avoir l'impression que l'auteur éprouve à son égard une sorte de condescendance. En fait, à ses yeux, elle donne l'impression de n'être pas à la hauteur, même s'il finit par lui rendre, au moins partiellement, justice. Les silhouettes qu'il dessine de ses deux parents sont révélatrices. A propos de sa mère, il la voit ainsi : *Au physique,*

ma mère, dans ses années de maturité, se présentait comme une personne plutôt forte, sans être grosse, ce qui avait pour conséquence que le petit garçon que j'étais ne manquait pas de la regarder souvent d'un œil quelque peu critique. Plus loin, on lit encore :... *je notais non sans un curieux sentiment de gêne que, comme c'était d'ailleurs le cas également pour les doigts de la main, ma mère avait des orteils que je trouvais à mon sens nettement trop courts, ce qui, alors même que je n'avais à l'époque aucune notion d'esthétisme, me laissait l'impression bizarre de quelque chose d'inachevé.* Cette remarque, fort intéressante par ailleurs, tend à prouver que les leçons d'esthétisme sont moins importantes que la perception immédiate et instinctive du phénomène. Par opposition, le père est décrit de la manière que voici : *Physiquement, mon père était d'une complexion très fine, un véritable poids plume, ne pesant jamais au plus que cinquante-cinq* à *soixante kilos. Longiligne, mesurant, comme moi, près de 180 centimètres, il garda toute sa vie une silhouette de jeune homme, ce qui le fit prendre une fois ou l'autre, dans ma jeunesse, pour mon frère aîné.* Dans ces quelques lignes, on sent sourdre une fervente admiration. Monsieur Imer, père, appartenait à une époque – elle était moins trépidante que la nôtre – où les magistrats, les avocats, les notaires et les médecins étaient aussi des hommes de culture. Lui s'intéressa à l'histoire à ses moments perdus, surtout à celle de sa petite cité et il devint le véritable historien de La Neuveville. Cela lui valut, selon son fils, les félicitations de Gonzague de Reynold et même du général de Gaulle.

André Imer avoue avoir aimé, aimer encore les femmes, cherché à les séduire. Elles sont, dit-il avec la littérature et les voyages, la grande passion de sa vie. Pour qu'elle l'intéresse, la femme doit impérativement être belle. Qu'elle ait d'autres atouts – mais c'est secondaire – ne fait qu'ajouter à l'intérêt qu'il lui porte. Il est conscient que ce comportement est peu charitable à l'égard de celles qui ne sont pas gâtées par la nature, mais il l'assume pleinement. C'est là, sans doute, l'une des expressions de sa philosophie hédonistique. De toute façon, la beauté ne répond pas à des critères objectifs et ce que l'auteur nous dévoile de sa vie sentimentale démontre que des types très divers ont eu le don de le séduire. Il évoque, par exemple, d'une écriture gourmande le souvenir d'une femme dont le nom est Clotilde Benedetti. D'origine italienne, plantureuse, André Imer la compare à la fameuse Anna Magnani, en plus belle cependant, précise-t-il. Son aventure avec elle fut, si l'on traduit bien ses propos, de nature essentiellement sensuelle, sans excès cependant. Ainsi : *Disposant d'un charme érotique à nul autre pareil, elle a toujours été pour moi l'incarnation de la beauté méditerranéenne, bien en chair, au bassin large, aux cuisses généreuses, évoquant, on ne saurait mieux cette Déesse-mère qu'adoraient les peuples néolithiques d'avant la Grèce antique. Dotée d'une sensualité gourmande dont elle ne se cachait pas, j'ai, pendant quelques années, au temps de son épanouissement physique, subi son*

charme voluptueux, auquel il m'arriva plus d'une fois de succomber lorsque l'occasion se présentait, sans qu'il en résultât autre chose que des rencontres épisodiques que je laissais au hasard le soin d'organiser. Délicieux : l'acuité du regard et de la sensation d'une part, un certain détachement d'autre part (on laisse en effet au hasard le soin de provoquer des rencontres, bref une attitude de parfait libertin, mais de libertin soft et raffiné). Différente fut sa liaison avec Gladys. Celle-ci lui inspira un amour à la fois charnel, mystique et douloureux (l'excès de félicité peut être proche de la douleur). Pour le célébrer, alors que des années se sont écoulées, l'amant trouve encore des accents dont l'intensité étonne : le feu n'est assurément pas éteint, il couve toujours sous la cendre :... *elle se donna à moi, le soir du 7 avril 1972, dans sa voiture, au bord de la Thielle. Ce fut là, pour moi, un bonheur incommensurable, d'une intensité émotionnelle telle que je ne l'avais jamais connue dans ma vie, et pour lequel je ne trouvai plus tard d'équivalent que dans le récit que Pierre Louÿs nous a laissés de ces moments de fusion quasi mystiques qu'il connut lors de la première nuit qu'il passa avec Marie de Régnier, son grand amour.* Fait-il ici référence à ce quatrain dont la ferveur peut, aujourd'hui encore, toucher ? Ce n'est pas impossible : *Psyché, ma sœur, écoute, immobile, et frissonne... / Le bonheur vient, nous touche et nous parle à genoux. / Pressons nos mains. Sois grave. Ecoute encor... Personne / N'est plus heureux, ce soir, n'est plus divin que nous.* Les grandes passions sont par nature destructrices et Gladys, quelques années plus tard, met un terme à une existence qu'elle ne supporte plus. On lit : *Profondément meurtrie dans son âme, détachée de tout, elle n'était pas faite pour vieillir, préférant quitter la scène avant ce déclin inexorable qui nous guette tous, partageant en cela le sort de tant de personnages de légende de l'histoire, de la littérature ou des arts qui, fauchés à la fleur de l'âge, laissent derrière eux une trace indélébile dont se nourrit longuement l'imaginaire collectif.* Quelques mots suffisent à l'écrivain pour que se rencontrent en une seule phrase la jeunesse, qu'on ne se console jamais d'avoir perdue, l'amour et la mort. Cette passion ardente éprouvée pour Gladys, lui inspire une série de poèmes réunis sous le titre de « Les Stances à Marion », poèmes respectant, dit-il, les règles de la versification classique. Il les écrit en espérant égaler la grande poétesse et amoureuse que fut Louise Labé, connue pour des sonnets dans lesquels elle célèbre en des vers brûlants la passion que lui inspira un poète du nom d'Olivier de Magny.

André Imer possède un vrai talent pour saisir les petits travers , mais aussi les turpitudes de ses contemporains. Il en tire, avec finesse, des scènes et des portraits souvent truculents. Généralement, il s'abstient d'attaques trop acides, se contentant de charges à fleurets mouchetés, plus conformes à un tempérament qui sait faire la part des choses et considérer avec un sourire que l'on devine amusé les failles que tel ou tel comportement peut

révéler. Qu'il parle de son enfance, de ses études, de sa sexualité, de sa vie sentimentale ou de sa vie professionnelle, il démontre toujours une grande maîtrise et une élégance jamais prise en défaut. Bref, il y a du guépard chez cet homme-là. (phw)

Editions Delibreo, 2011 (390 pages)

André Imer habite à La Neuveville. Juriste, ancien juge au Tribunal fédéral, sa passion fut toujours la littérature, plus particulièrement la poésie. Il est notamment l'auteur de «Rupture de Ban», «Franc-Alleux» et «Le Rêve ambulant». *Il s'est également intéressé à l'histoire de sa famille dans* «Chronique de la famille Imer de La Neuveville de 1450 à l'an 2000». *On lui doit aussi des œuvres en langue allemande :* «Mensch, Mond und Blume» *et* «Briefe an ein kleines Mädchen».

Margaux L'Exilée

Anne-Marie Steullet-Lambert

Avec cet ouvrage, l'auteur publie son premier roman. Jusqu'ici, elle avait donné des nouvelles, des récits et des souvenirs d'enfance et d'adolescence. L'héroïne du livre, Margaux, est une vieille dame, non pas une vieille femme, mais une vieille dame (ne s'appelle-t-elle pas d'ailleurs Margaux de la Rosière ?). Les circonstances de la vie l'ont fait très tôt quitter sa Bourgogne natale dont elle garde la nostalgie. Elle entre en contact avec la narratrice, personne plus jeune qu'elle, et une complicité va progressivement (progressivement comme il sied à des personnes de distinction) s'installer entre les deux.

L'histoire commence avec le décès de la vieille dame. La narratrice en est affectée et les souvenirs reviennent à sa mémoire : les premières approches, discrètes, puis la confiance qui conduit aux confidences de plus en plus intimes. Anne-Marie Steullet-Lambert a l'art de traiter avec finesse la progression subtile des sentiments qui fait que lentement, par petites touches, on se dévoile à autrui sans même s'en rendre compte. On plonge dans le passé. Reviennent les atmosphères ouatées du temps de Noël, les bougies, les odeurs :... *chez moi on humait des parfums de cannelle, des effluves d'anis et de chocolat.* Le lecteur est sensible à la nostalgie que suscite l'évocation des jours enfuis : *Ainsi défilent les jours, les saisons, les années.* Petit à petit, ils laissent des traces indélébiles sur les êtres et les choses. La narratrice, voyant Margaux éprouver quelque difficulté à se déplacer, se fait la réflexion que voici :... *je vois combien elle a de pei-*

ne à marcher. La tristesse n'est pas ici dans le ton employé, la romancière répugnant à geindre. Elle réside plutôt dans la constatation qu'elle fait – et qui l'attriste – de la difficulté de son amie à se mouvoir, difficulté qui, à ses yeux, ne présage rien de bon pour l'avenir.

C'est à travers des photos, de la correspondance et des coupures de presse que Margaux dévoile petit à petit son passé : son séjour en Allemagne où elle rencontre celui qui sera son mari, ses deux fils, ses activités professionnelles, ses déboires, ses crève-cœur. Par son mariage avec Hans Zumwald – qui va en faire définitivement une exilée –, elle devient madame Margaux Zumwald, épouse d'un homme d'affaires efficace. Malgré les apparences, celui-ci présente pourtant des failles. Sa femme, par exemple, relève avec perspicacité qu'il est peut-être plus un directeur qu'un véritable chef d'entreprise. Ce dernier, en effet, engage tout, sa réputation et sa fortune, alors que l'autre n'est qu'un salarié. Il ne peut donc avoir une relation charnelle avec l'entreprise qu'il n'a pas façonnée lui-même. Bref, le patron a la légitimité que ne peut revendiquer le simple manager. Il faut cependant préciser que, malgré ce handicap supposé, dans un deuxième temps, Hans Zumwald créera sa propre entreprise.

Anne-Marie Steullet-Lambert, bien que très attachée à tout ce qui touche à la culture, aux arts, à la musique, à la littérature, n'en manifeste pas moins un vif intérêt pour la vie des affaires, sachant, probablement d'instinct, que la réussite dans ce domaine conditionne celle de tous les autres. Elle sait que l'adaptation à l'évolution, aux transformations de la société et des technologies, est une nécessité absolue pour celui qui veut durer. Elle décrit avec un luxe de détails qui ne laisse pas d'étonner toutes les pièces qui entrent dans la fabrication d'une montre ou d'une horloge : roues dentées, pignons, remontoirs, ressorts, balanciers, pierres fines, chiffres, bracelets, boîtiers. On le voit, rien ne lui échappe. La vie d'une entreprise n'est cependant pas que la maîtrise d'un certain nombre de techniques. C'est d'abord une idée, un projet et puis, selon Margaux : *Ce fut une aventure ! Nous avons pris des risques énormes, travaillé d'arrache-pied, la conjoncture s'y prêtait, il est vrai, ajoutez-y un zeste de chance...* L'entreprise ne peut être dissociée du risque. Sa réussite dépend des compétences individuelles et collectives mises en œuvre, mais elle est aussi conditionnée par la conjoncture et par un facteur indéfinissable, l'auteur parle ici d'*un zeste de chance.* Elle est bien consciente que la vie des affaires, la vie en général aussi, revêt essentiellement le caractère de la contingence, tous les paramètres ne pouvant être maîtrisés.

Les considérations sur l'histoire économique d'une région sont aussi pleines de pertinence et d'enseignements. L'auteur évoque en particulier le passage du monde dominé par l'agriculture et l'artisanat à celui de l'industrie qui révolutionne les modes et les comportements. On s'étonne ailleurs que l'héroïne, sous la plume de la narratrice, évoque les noms de Malthus et de Keynes, deux écrivains qui, chacun à sa manière, ont

marqué l'histoire de la pensée économique. Le premier, qui vécut à cheval sur la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, est l'auteur d'une théorie selon laquelle la population est destinée à croître – c'est une fatalité – plus rapidement que les ressources alimentaires. Il en découle la nécessité de mettre en place une stricte politique de limitation des naissances. Cette conception, fruit de conditions historiques spécifiques, fut par la suite contestée parce que contredite par les faits. Peut-on affirmer aujourd'hui avec certitude qu'elle l'est encore réellement ? En laissant la famine ravager des régions entières de la planète, il est difficile de prétendre que l'on ne pratique pas, d'une certaine façon, un malthusianisme, peut-être inconscient, mais assurément réel ? Quant à Keynes, qui a révolutionné la science économique au XXe siècle, théoricien de la demande, croyait-il qu'il suffisait d'injecter sans discernement de la monnaie dans le circuit pour relancer une économie défaillante ? Ce serait lui prêter une pensée bien simpliste.

Les confidences de Margaux à son amie la narratrice se font progressivement, lorsqu'elles sont mûres. Elle parle de son mari qui, une veille de Noël, s'est donné la mort parce qu'il ne supportait plus que son fils, Léo, lui dénie toute crédibilité professionnelle. Dans ses belles années, il avait été un entrepreneur dynamique, mais la roue pour lui avait tourné, il était maintenant écrasé par le sentiment de son inutilité et peut-être par celui de sa nullité. Il avait alors décidé d'en finir.

Léo a les qualités d'ambition, la dureté aussi et la volonté de puissance de son père. Il n'hésite pas à signifier à sa mère, qui avait œuvré des années durant dans l'usine, qui n'avait ménagé ni son temps ni sa peine, que sa tâche était achevée et qu'elle devait se résoudre à accepter une retraite que l'on qualifie généralement de bien méritée. Ce fut un coup terrible pour Margaux. Elle en devint psychiquement malade, fut internée. Anne-Marie Steullet-Lambert n'a pas de mots assez durs pour qualifier les établissements où l'on reçoit les malades mentaux. On lit : *Les soignants ne vous comprennent pas et ils entendent tout de travers, interprétant votre comportement selon leurs livres de vieux étudiants* (jugement féroce). *Des formules, des diktats, des résumés établis au gré de leur humeur ou de leur fantaisie.* Plus loin : *Et ils pensent, ces penseurs, que vous ne voyez que pouic à leur manège, que vous n'entendez rien à leurs acrobaties verbales.* Attaque en règle contre ce que l'auteur considère comme des divagations et des élucubrations verbales, n'ayant par conséquent aucune valeur scientifique.

Margaux a un autre fils, Mathieu, dont l'orientation sexuelle n'est pas celle de la majorité de la population. Elle le révèle à la narratrice avec une très grande retenue : *Mathieu me parlait de manière énigmatique, je ne saisissais pas ce qu'il voulait me confier, jusqu'au jour où il laissa bien en évidence dans sa chambre des revues dont les illustrations éloquentes m'ont ôté tout doute quant à ses préférences amoureuses.*

Federico Garcia Lorca, le poète andalou, utilise, paraît-il, pour exprimer cette forme d'amour, l'admirable expression *de l'amour obscur.* Mathieu vit aujourd'hui avec un ami à San Francisco, ville où il trouve un climat plus tolérant à l'égard de ceux qui partagent son penchant.

Ce roman vaut aussi par des réflexions plus générales. On pense, par exemple, à celles relatives à l'âge qui avance inexorablement, à ses vicissitudes, aux renoncements qu'il implique, progressivement ou alors brusquement : *... ah, la vieillesse... j'apprends, j'apprends ses méandres de peurs et ce terrible influx de faiblesse, la dépendance à la solitude, le vide s'ouvrant à tout moment sous les pas, les insomnies inutiles sources de fatigue, et quoi encore ?* Il y a cette autre note, si pleine de nostalgie, mais aussi de sagesse : *Vieillir, c'est assister au destin qui s'accomplit. On sait depuis toujours* (mais le croit-on vraiment ?) *que le jour viendra, pourquoi nous surprend-il encore à quatre-vingts ans ? Depuis le temps qu'on y pense... On n'assimile pas la mort, elle demeure l'étrangère sans visage, l'inconnue sans visa.* On peut ajouter et c'est là le grand mystère : la fin de tout ou l'ouverture sur un autre monde pour la partie soi-disant indestructible de l'être ?

La romancière sait décrire la beauté d'un lieu. Ainsi : *J'arrive par le jardin comme d'habitude, je grimpe une volée d'escalier* (on relève cette dernière expression) *et la trouve* (Margaux) *installée sur sa magnifique terrasse meublée de fauteuils en rotin, d'une table et tout au fond, d'un banc de jardin. C'est là que nous nous tenons entourées de cascades de capucines multicolores, de dômes de géraniums roses, d'une guirlande de clématite violette, de yuccas en pot, de pétunias blancs débordant de partout*. Ailleurs, c'est la belle évocation de l'heure, du paysage et de la saison : *Sous les rayons obliques du soleil couchant, en contrebas de la maison, le parc s'illumine en frondaisons jaune safran, bouquets écarlates, touffes rose saumon ou gerbes vert acide. Nous sommes en automne. La palette de la saison joue son ultime harmonie et verse lentement dans l'ombre.* Elle sait aussi revêtir de grâce l'élégance d'une belle toilette : *Elle a revêtu une robe en lin crème, robe chemisier boutonnée du haut en bas sur le devant, munie de poches et d'une mince ceinture, de manches trois-quarts.* La description se termine ainsi : *C'est seyant, discret.* Restituer une atmosphère fait aussi partie des talents d'Anne-Marie Steullet-Lambert. On goûte avec bonheur les lignes que voici : *Un merle perché au sommet d'un bouleau lance des trilles avec une persévérance inusable, des guêpes en maraude passent sans gêne au-dessus d'un ravier garni de délices et là-bas les trembles se laissent ébouriffer par le premier souffle du soir.* Le verbe ébouriffer, associé ici aux trembles et au premier souffle du soir satisfait les plus difficiles.

L'héroïne du livre est à la fois distinguée et discrète. Elle sait aussi se montrer ironique, parfois jusqu'à la férocité, courageuse assurément. C'est une stoïcienne, capable de rebondir toujours. On note également

que, longtemps indifférente aux choses de la religion, l'âge venant, elle trouve un réconfort dans la redécouverte de la Bible.

Buffon, l'écrivain et naturaliste français, a écrit quelque part: *Le style est l'homme* (donc la femme) *même.* On peut affirmer sans crainte de se tromper que l'écriture d'Anne-Marie Steullet-Lambert la définit parfaitement, au physique et au moral. Elle est à la fois élégante et sobre, tout en n'étant pas dénuée d'une légèreté de bon aloi. (phw)

L'Age d'Homme, 2012 (110 pages)

Anne-Marie Steullet-Lambert vit à Moutier. Journaliste, elle est aussi l'auteur de «Chronique de l'éphémère», «Le Sextant des jours» *et* «Villa d'Est». *Elle est également membre d'honneur de la Société jurassienne d'Emulation.*

Le copiste aux eaux

Ernest Mignatte

L'auteur, professeur d'université, alterne avec bonheur les œuvres d'histoire littéraire et celles de création. Ce livre appartient à la deuxième catégorie. On y retrouve à la fois le héros du «Copiste de Monsieur Beyle», paru en 1998, et les thèmes traités dans le monumental ouvrage publié en 2011, intitulé «Fantômes, esprits et autres morts-vivants». Rappelons qu'Ernest Mignatte était censé avoir mis la main sur un journal intime écrit en 1838 par celui qu'il appelle le copiste de Monsieur Beyle, un journal, faut-il le rappeler, relatant comment Stendhal lui avait dicté, en cinquante-trois jours, «La Chartreuse de Parme». Trente années plus tard, le même Ernest Mignatte découvre un autre journal supposé avoir été écrit par le même copiste, consacré à un voyage à Loèche-les-Bains où il espère retrouver sa femme, Adèle, décédée pourtant onze années auparavant et enterrée au cimetière de Montmartre, à Paris. Une histoire de revenants racontée par quelqu'un que l'auteur du livre, et donc ses lecteurs, connaissent déjà. Le copiste reçoit une lettre très brève, datée, curieusement, du 23 juin. Elle a la teneur suivante: *Je prends les eaux à Loèche-les-Bains. Viens me rejoindre au plus vite. Je t'attends. Ta fidèle Adèle.* De quoi mettre le copiste en mouvement et le décider à se rendre aussitôt en Valais. De quoi aussi être troublé. Comment croire à une histoire aussi invraisemblable? Message d'outre-tombe? Mystification? Phénomène d'hallucination? La raison commanderait de n'accorder aucun crédit à une telle missive. Pourtant, la nature humaine est ainsi faite que plus les

choses paraissent incroyables et plus elles fascinent. A moins ici que l'auteur n'ait tout simplement voulu jouer, ce qui n'est pas exclu, avec ces phénomènes mystérieux de revenance qui l'ont si longtemps sollicité dans ses études.

Dans un avertissement, Ernest Mignatte rend le lecteur attentif au fait qu'il peut rencontrer des anachronismes dans le texte, y trouver des mots et des expressions qui ne devraient pas figurer dans le langage d'un homme de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Il se demande même si ce journal ne serait pas simplement une mystification. A la fin de l'ouvrage,il remercie toute une série d'écrivains qu'il fréquente depuis des années et à qui il fait des emprunts et dont il reprend des propos réels ou supposés.

Le journal s'étend du 1er juillet au 7 août, apparemment de l'année 1868. Presque chaque jour, le copiste y consigne les résultats de ses recherches, les expériences vécues, les événements émaillant la vie de la station thermale de Loèche-les Bains, ses réflexions. Il nous parle aussi des curistes qui forment une société diversifiée et colorée. L'auteur les croque dans leurs ébats d'une plume à la fois pointue et amusée : *Il y a tel personnage morose qui fait ses deux heures le nez tourné vers la cloison, et sans bouger du coin où il s'est mis ; tel politique qui s'endort en lisant son journal, dont la partie inférieure trempe dans l'eau et se trouve décomposée jusqu'au titre lorsqu'il se réveille ; tel brouillon qui se promène en tous sens, ayant toujours quelque chose à dire au baigneur le plus éloigné, heurtant et culbutant tout pour arriver jusqu'à lui, parlant à la fois à son enfant qui pleure sur le pont, à sa femme qui ne sait jamais où le retrouver, et à son chien qui hurle en tournant autour de la galerie.* Cela est bien vu au point que le copiste se montre satisfait de lui-même lorsqu'il constate – c'est lui qui parle – qu'il n'a *pas perdu la main depuis l'écriture de « La Chartreuse ! ».*

L'auteur du journal entretient des relations particulières avec quelques personnes. Il y a Monsieur Passavant, un journaliste parisien, spirituel et un brin vantard. Il est accompagné d'une femme charmante, Berthe, qu'il présente comme sa femme. On apprend plus tard qu'en réalité il s'agit d'une actrice qu'il aurait « louée » pour un mois, histoire de ne pas s'ennuyer dans cette station thermale des Alpes valaisannes qu'il soupçonne probablement d'être assommante. Monsieur Alliette vient aussi de Paris, se proclame mage, sous l'anagramme d'Etteilla précise l'auteur. Il raconte volontiers des histoires fantastiques, des histoires de morts-vivants. Physiquement, il est gros – *grosse tête*, *corps et mains à l'avenant –, il porte toujours un bonnet blanc et paraît sans âge.* Le professeur Lamiel, de l'Académie de Genève, est un personnage terne, imbu de sa supposée supériorité intellectuelle. Il est en réalité étroit d'esprit, grotesque et coincé. Il confie, par exemple, au copiste qu'il n'a encore eu aucune relation charnelle – il a pourtant dépassé la cinquantaine – avec

une femme et se demande très sérieusement s'il devrait enfin franchir le pas.
Il soupèse méticuleusement – l'auteur accentue le ridicule des arguments invoqués – les avantages et les inconvénients liés à un dépucelage. En réalité, derrière les raisonnements soi-disant rationnels auxquels il se livre laborieusement, on devine chez Lamiel une peur panique, celle de se livrer, de perdre ainsi la maîtrise de la situation, sans parler des conséquences, peut-être mortelles, allons savoir, qu'un échec pourrait porter à son ego. Le docteur Despine, magnétiseur demeurant à Aix-les-Bains, a fait le déplacement de Loèche-les-Bains pour étudier l'efficacité des eaux thermales de la station sur une de ses patientes, Estelle, jeune fille de Neuchâtel, à qui il prodigue habituellement des passes de magnétisme auxquelles elle est très réceptive. Le lecteur fait plus tard la connaissance d'une femme séduisante, séductrice et délurée, Sophie Laroche. Elle va régulièrement de Grenoble à Aix-les-Bains pour se soumettre aux traitements du docteur Despine. Elle va déniaiser le professeur Lamiel et entretenir une relation avec Passavant, avant d'être mystérieusement assassinée.

Durant ces quelques semaines de villégiature, le copiste est le témoin oculaire ou auditif de plusieurs phénomènes paranormaux. Il a même cru, à l'occasion d'une expérience de somnambulisme pratiquée par le docteur Despine sur la jeune Estelle, pouvoir retrouver sa femme Adèle. En réalité, il n'en fut rien. Dans ses récits fantastiques, l'auteur sait se montrer convaincant. Il entretient constamment une atmosphère de suspense et d'ambiguïté. Croit-il lui-même aux événements qu'il rapporte ou bien les utilise-t-il pour s'amuser à la manière de certains de ces écrivains du XIXe siècle qu'il a tant pratiqués ? Il est des moments où la conviction semble l'emporter chez lui sur le scepticisme, par exemple lorsqu'il dit à propos de certains morts : *Car il est des défunts vivaces, en qui la mort, elle-même, n'abolit pas immédiatement les sentiments et les passions.* Après tout, pourquoi pas ? N'a-t-on pas entendu, il y a quelques années, un homme d'Etat célèbre déclarer le plus sérieusement du monde : *Je crois aux forces de l'esprit.* On lit aussi : *Pour lui, il y a en effet des êtres doués de sentiments et de passions qui peuvent les faire durer posthumement, les transformer en morts-vivants durant un temps indéfini, et les revenants ne sont autres que ces vivants qui ont le privilège d'être plus résistants à la mort, car plus attachés à la vie, que le commun des mortels...* En d'autres termes, si l'on en croit ces propos, l'énergie vitale survivrait, longtemps encore chez certains, au monde matériel.

Ernest Mignatte adresse, nous l'avons relevé plus haut, des remerciements à plusieurs auteurs à qui il aurait fait des emprunts ou dont il aurait imité le style. Ne pourrait-on voir, par exemple, dans la phrase que voici, des réminiscences de l'inspiration de Baudelaire ? *A partir de ce moment,*

la vie de ce malheureux bascula : il ne put plus se passer du contact souple et odorant de cette chevelure ; il ne cessait de la caresser, de la faire couler entre ses doigts, de plonger son visage dans son parfum. Les thèmes de la chevelure et des parfums sont des thèmes baudelairiens par excellence. Le lecteur éprouve le même sentiment lorsque, à propos d'un chat, il lit :... *le chat Tomba me fixait de ses prunelles mystiques, comme s'il détenait la solution.* Les mots *chat* et *mystiques* appartiennent bien au vocabulaire du poète. La littérature naturaliste (Zola, Maupassant) est peut-être présente dans la description que voici : *Oui, je l'ai vue, je l'ai tenue, je l'ai eue, telle qu'elle était vivante autrefois, grande, blonde, grasse, les seins froids, la hanche en forme de lyre...* La présence des adjectifs *grande,* mais surtout *blonde* et *grasse* rend cette hypothèse crédible. Dans un tout autre registre, l'auteur rend avec talent – quelques mots suffisent pour cela – l'atmosphère à la fois inquiétante, envoûtante et ouatée d'un paysage de neige dans les solitudes montagnardes ; *Bientôt la neige recouvrit le paysage et enveloppa le refuge, s'amoncelant sur le toit, atteignant les fenêtres et murant la porte.*

« Le copiste aux eaux » est le livre d'un fin lettré. L'auteur s'est certainement beaucoup amusé à raconter les histoires et les situations extravagantes, les plaisanteries de potaches aussi que son imagination, parfois débridée, lui a dictées. Ne prête-t-il pas à Sophie Laroche, s'adressant à Passavant, une question qui laisse le lecteur pantois ? Elle le fait sur un ton que ce dernier devine suppliant, donc saugrenu dans une telle situation : *On m'a dit* (s'adressant à Passavant) *que vous vous teigniez la moustache (et toute pâle, avec un sanglot dans la voix) : Dites-moi que votre moustache n'est pas teinte.* C'est également un ouvrage de récréation écrit en dehors des périodes austères de la vie universitaire de Daniel Sangsue, alias Ernest Mignatte. La fin du roman réserve une surprise au lecteur. Elle est la preuve, si besoin en était encore, que pour notre écrivain les phénomènes de fantômes sont des prétextes pour faire de la littérature et non des réalités que la raison, au moins en l'état actuel des connaissances, ne saurait accepter. (phw)

Editions Métropolis, 2012 (128 pages)

Ernest Mignatte: voir la notice figurant à la fin du compte rendu de la présente chronique de « Fantômes, esprits et autres morts-vivants » *de Daniel Sangsue.*

T

Gilbert Pingeon

« T » comme Titanic, mais aussi comme Terre, Technologie, Temps. Ce livre n'appartient à aucun genre répertorié. Il est constitué d'un mélange des différentes formes littéraires pratiquées jusqu'ici par l'auteur : le récit haletant en prose, la poésie, même le théâtre. L'auteur avoue qu'il est le résultat d'une longue maturation s'étendant sur trente-six années. Il constitue une attaque en règle contre les outrances aveugles et orgueilleuses du progrès technique qui, s'il n'est pas associé à une évolution parallèle du sens de la mesure et de la loi morale, conduit l'humanité droit dans le mur. L'auteur appuie sa démonstration sur le naufrage du Titanic, un navire réputé pourtant insubmersible et qui, en quelques petites heures, de 23h40 à 02h05, dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, sombrait définitivement dans les eaux glacées de l'Océan atlantique, illustration spectaculaire de l'impuissance du génie humain face aux forces élémentaires de la nature, le dernier mot revenant en définitive à cette dernière. Le vieux mythe de Prométhé est donc bien toujours vivant. L'histoire du XXe siècle fut d'ailleurs jalonnée d'autres exemples montrant l'incapacité de l'humanité à maîtriser les conséquences des avancées de la technologie : énergie nucléaire avec la tragédie d'Hiroshima, les catastrophes de Tchernobyl et de Fukushima, la destruction des deux tours de New-York, le 11 septembre 2001. Chaque fois, c'est la remise en question des certitudes pourtant les mieux établies. A cela, il faut ajouter les outrances d'une économie que plus rien ne contrôle, qui accentue le fossé entre ceux qui ont tout, en apparence du moins (mais qu'ont-ils en réalité dans une société où la richesse est un leurre parce qu'elle repose essentiellement sur la finance, c'est-à-dire sur du papier en fait et, l'expérience nous l'enseigne, sur du vent, et ceux pour qui les fins de mois commencent le premier jour déjà. Gilbert Pingeon parle d'un échec technologique et idéologique. En fait, cette conclusion est certainement excessive, l'évolution historique n'étant pas, et ne pouvant pas être rigoureusement linéaire. Elle est au contraire soumise, par nature, à des soubresauts, connaît successivement des victoires, souvent éclatantes, mais subit aussi des échecs inséparables d'ailleurs de celles-là. Ces quelques phrases résument, de manière lapidaire, le livre. Elles ne donnent cependant pas la mesure de ce qu'il est. Gilbert Pingeon, comme à son habitude, vocifère, ses formules se précipitent, s'entrechoquent, les images fusent, se succèdent à un rythme échevelé et donnent à l'ensemble un aspect surréaliste de savant désordre conforme en cela à ce qu'est la vie. Bref, cet apparent chaos n'est pas gratuit. D'autre part, l'auteur invente des mots, à la manière du poète Henri Michaux ou d'Alfred Jarry. Il s'en donne alors à cœur joie. Ainsi : *J'aime qu'on frotouille, bichouille, trifouille, récuraille*

à s'en ruiner les empreintes digitales ! Ce sont là les propos qu'il met dans la bouche d'une aristocrate habituée à être servie, occupant une place au niveau A du navire. Il la désigne par l'expression de *vieille dinde avariée.* Ce n'est pas très courtois, nous en convenons, mais c'est là le langage de Gilbert Pingeon et surtout sa manière de traiter les soi-disant importants. « T » ne consiste pas en un récit continu. L'auteur, au contraire, passe constamment du coq à l'âne, reproduisant en cela le fonctionnement de la pensée. D'autre part, la grande catastrophe du Titanic s'inscrit dans les événements les plus banals de la vie quotidienne. On n'imagine même pas que quelque chose de fâcheux peut arriver, les privilégiés s'étourdissent dans la fête – il faut bien passer le temps. Les soirées sont agrémentées par les prestations de l'orchestre et par le numéro d'une chanteuse de cabaret, Lola, que l'auteur appelle aussi Lorelei, dont la voix a la séduction ensorcelante et redoutable de celle du poème de Heinrich Heine. Elle apparaît sur la scène, l'écrivain la saisit avec les mots que voici : *Le rideau s'ouvre. Lola apparaît sur la scène. Elle s'avance dans le halo des projecteurs. Trois coups d'index sur le micro et la rumeur des conversations s'apaise. Le trac noue ses sublimes traits. Mais son visage s'illumine dès qu'elle se met à chanter... Lorelei ou Lola, mon chant fait des ravages, / Tout se brise à ma voix, c'est la fin des voyages. / Nul ne peut résister à mon baiser salace. / Viens marin dans mes bras ! Meurs sur mon sein de glace ! / Angélique ou lascif, mon corps est un rivage / Parsemé de récifs. Les rêves y font naufrage.* Le poète joue ici sur une double interprétation : Lola est à la fois une femme à la sensualité envoûtante et la représentation de l'océan qui va bientôt engloutir le puissant navire et ses passagers. Son corps, *angélique ou lascif,* s'il donne l'impression d'*un rivage* accueillant, n'en est pas moins *parsemé de récifs.* L'auteur ajoute : *Les rêves y font naufrage.* L'érotisme se fait plus brûlant lorsque Lola, ayant fermé les yeux, ajoute : *Viens ! Aborde mon île. Saccage mes buissons. / Poursuivons notre idylle jusqu'au dernier frisson. / Ma nudité te choque ? Oublie tous les censeurs. / Viens ! Tantôt, sur mon roc, se noiera ta pudeur. / Aucun homme ne résiste à ma voix enchantée. / Rien de ce qui existe ne peut me repousser.* Les fêtes de la chair côtoient ici la mort, éternel tandem infernal d'Eros et de Thanatos. Lola, assimilée à l'iceberg, est aussi le bouc émissaire chargé de tous les maux de la tribu : *Accours donc fier coursier ! Offre-moi ton étrave ! / J'ouvre ton flanc d'acier. Tu n'es plus qu'une épave. / On me montre du doigt, on me crie : misérable ! / Criminelle Lola ! Toi seule es coupable ! / Moi ? Qu'ai-je demandé ? Vous tous vîntes à moi. C'était votre destin de céder à ma voix.* Gilbert Pingeon, ces quelques exemples le démontrent, maîtrise parfaitement les règles de la versification régulière : alexandrins à rimes plates, avec césure placée toujours au bon endroit.

Formé de textes courts, l'ouvrage est découpé en quatre parties principales : « Prémisses » « Naufrages et divertissements » « Dérives » et

«Douze sentences sans jugement», le tout étant suivi d'une brève postface en guise de conclusion. Lorsqu'il présente les protagonistes de la tragédie, l'écrivain les compare aux deux adversaires qui s'opposent lors d'un match de boxe pour le titre de champion du monde des poids lourds. Ici, c'est un combat inégal, celui de David contre Goliath et, contrairement à l'histoire racontée dans la Bible, David ne l'emporte pas contre Goliath, même s'il apparaît sous la forme d'un monstre de *Quarante-six mille trois cent vingt-huit tonneaux à la pesée !* Il ajoute : *Hors toute catégorie !* Il ne pèse pourtant pas lourd face au champion dont la dimension échappe à l'entendement et reste même un mystère : *D'inestimables tonnes, le concurrent, au mépris des règles les mieux établies, ayant refusé de monter sur la balance !*

Les passagers du Titanic constituent un condencé de la société en général. D'un côté les populaires, de l'autre les passagers de première classe, avec les différences de traitement que cela implique. La nourriture des premiers est pauvre, leur condition médiocre : *Quant à nous, pauvres de nous, à force de plonger nos museaux en profondeur, sous la ligne de flottaison, au septième niveau de l'enfer, on dégage une puanteur de cachalot.* Mais aussi : *(C'est l'heure des soupes claires, dans les entrailles de Babel, aux catacombes des privilèges, dans la canicule humide des bas-fonds. C'est l'heure de survivre chichement avant d'affronter l'autre rive, l'Eldorado des émigrants, le Paradis de légende promis aux pauvres en esprit.)* En un langage très imagé et cru, l'auteur rend parfaitement compte de la précarité à laquelle sont condamnés les modestes. Pour seule espérance, ils ont la perspective d'une vie meilleure (n'est-ce pas là aussi un leurre), sur l'autre rive, dans ce pays de cocagne qu'est à leurs yeux l'Amérique. La pauvreté matérielle s'accompagne ici d'outrances dans le langage et dans la qualité des rapports humains, comme s'il existait une relation obligée entre les deux. Ainsi de cet homme, un jeune marié polonais qui s'adresse en ces termes à sa jeune femme : *Magne-toi, ma bien fessue, ma truie adorée, toute de soie et d'agacements. Active tes jambonneaux, ô mappemonde de chair rosée.* A cela s'oppose le luxe – Gilbert Pingeon ne peut s'empêcher d'y voir de la vulgarité – du salon français réservé, lui, aux privilégiés de l'existence. On lit : *Salmigondis de mots inintelligibles en langues croisées, le bourdonnement des conversations assure un confort parfait à la douce pénétration de l'alcool.* Plus loin, décrivant les jeunes filles, il le fait dans les termes que voici : *Qu'elles sont gracieuses les jeunes filles aux dos couverts de hiéroglyphes ! Leur tendre chair tangue au gré des démarches.* Il voit aussi *le larbin – laquais en livrée –* qui *suit les femmes, portant leurs manteaux sur son bras replié.* A la vue de cette scène, il ne peut s'empêcher de penser, à défaut de crier son indignation : *Es-tu content de ta vie, / comblé de servir ce troupeau / de gazelles pépiantes et superficielles.* Le propos, on le voit, est vif et sans appel. Tout, dans cette ambiance, contribue à

éloigner la catastrophe qui vient. Cassandre n'a pas ici droit de cité. Et lorsque le prophète proclame la tragédie toute proche, il est reçu avec des quolibets et des menaces : *Lorsque le prophète annonce l'imminence d'un Déluge, la menace d'une Guerre Mondiale, le peuple des incrédules s'esclaffe, tellement énorme leur semble la prophétie. Une farce, une provocation, une entrave.* Peut-être faut-il voir dans ce comportement le moyen de conjurer le mauvais sort ?

Dans le tumulte provoqué par la catastrophe, un vieil homme reste stoïque, comme étranger et insensible aux événements. Il s'est tranquillement installé sur un transat, refuse de céder à la panique générale. Les épisodes de sa vie lui reviennent en mémoire : *A l'heure de sombrer, le vieil homme renonce à se battre pour une hypothétique place à bord d'une chaloupe. Il s'est installé sur un transat – le choix ne manque pas – et, plutôt que céder à l'affolement, tente d'établir un bilan, de faire le compte de ce qu'il va regretter. / L'odeur du pain frais, / le chant des merles un soir de mai, / la fleur ouverte d'une femme, / la rumeur des prairies d'été...* Tout lui revient, chargé d'une intense et étrange poésie : *Le reflet de la lune sur l'eau, / la senteur des sarments brûlés, / la fuite des nuages dans le ciel, / le triangle des oiseaux migrateurs, / l'éclat du vin dans un verre...* L'épisode se termine ainsi : *Un gentleman, un vrai, ne bronche pas à l'heure du trépas*.

Le ton se fait parfois lyrique. Ainsi : *Le chant des sirènes invite à l'envol. / Attirance du vide vers lequel plonge toute vie. / En s'abîmant, le corps se rebiffe ; puis vient la jouissance de la chute. Le cri d'horreur se mue en chant. / L'âme s'est libérée de l'angoisse qui précéda l'élan. L'ultime mélopée s'offre en écho au lamento des tentatrices.* S'exprime ici l'angoisse, liée à la prise de conscience que tout va finir. Elle précède ce moment où la personne, trouvant enfin la sérénité, est soudain libérée.

Le livre se termine par cette réflexion désabusée : *A l'orée du vingtième siècle, le naufrage du Titanic offrit à l'humanité une lumineuse leçon d'avenir qu'elle ne sut ni entendre ni comprendre*. (phw)

Editions L'Age d'Homme, 2012 (148 pages)

Gilbert Pingeon : voir le compte rendu du roman «Léa» *dans la même chronique.*

Le Poète coupé en deux
Un roman à bâtons rompus

Alexandre Voisard

« Le Poète coupé en deux », titre curieux ! L'auteur s'en explique au début de l'ouvrage, un ouvrage fait de textes très courts. Le poète y raconte sa vie, les réflexions et les expériences qu'elle lui a inspirées depuis l'enfance, avec une économie de moyens que l'on se plaît à souligner. Ce n'est plus l'œuvre des grandes envolées lyriques flamboyantes. Le ton est apaisé, serein, amusé parfois, et même souvent. La mélancolie sourd bien ici et là, mais jamais elle ne pèse, Alexandre Voisard étant trop curieux et gourmand de la vie pour se laisser envahir par la nostalgie. Comme toujours, chez lui, le style est parfaitement maîtrisé et contenu, rien jamais n'est relâché. La tonalité générale est celle d'un beau soir calme et paisible d'automne. La langue est simple, musicale, aérienne, le poète noue sa gerbe.

L'auteur traite un certain nombre de thèmes énumérés dans la table. Chaque thème peut faire l'objet de plusieurs textes qui ne se suivent pas nécessairement, ce qui expliquerait peut-être la précision apportée dans le titre : « Un roman à bâtons rompus ».

Les « anecdotes », il y en a sept en tout, constituent de petits récits rapportant des faits parfois anodins avec, cependant, un grand luxe de détails. C'est cette caractéristique, précisément, qui en fait le prix. On constate, une fois de plus, que ce n'est pas nécessairement le sujet qui importe, mais bien la qualité du regard que l'auteur porte sur lui et sa capacité à en restituer la couleur, l'ambiance et la vibration. La manière, par exemple, avec laquelle il campe la silhouette d'un philatéliste amateur du nom d'Emile Zeller, est remarquable. On lit : *Le monsieur était petit et immensément gras et il allait d'une armoire à l'autre à pas menus dont chacun, pensais-je, devait lui coûter.* Plus loin : *A chaque frémissement de ce corps flasque, je m'imaginais que dans cette molle masse, au fond de cette chair blanche, il ne pouvait y avoir qu'une charpente osseuse enfouie loin des réalités physiques et inapte, de toutes les manières, à maintenir durablement debout un tel expert.* L'impression laissée à l'adolescent qu'était à cette époque Alexandre Voisard est rendue ici avec une précision étonnante. L'auteur termine son histoire en écrivant que Monsieur Emile Zeller lui avait laissé *le souvenir durable d'un être aimablement énigmatique.* Ce dernier adjectif ne laisse pas d'étonner le lecteur.

Le récit d'une aventure militaire en octobre 1944, que l'écrivain désigne par *l'histoire d'une de mes folies,* en dit long sur son tempérament. Chez lui, la fantaisie débridée côtoie en permanence, quand il s'agit d'écriture, la rigueur la plus stricte.

La manière avec laquelle l'adolescent de onze-douze ans a réagi aux tentatives d'attouchements d'un pédophile sur sa personne démontre à la fois chez lui une certaine candeur, mais aussi un équilibre psychologique rare. C'est ainsi qu'il écrit : *D'ailleurs cette expérience ne m'avait nullement perturbé. Comme si une telle pratique ne m'était apparue que dans un certain ordre des choses.*

Le très court récit d'une aventure érotique, commencée dans un train, poursuivie dans un bar, qui a finalement échoué au grand dam du héros – il n'en fait cependant pas un drame – ravit le lecteur par la subtilité de l'écriture. Ainsi : *La belle s'était bardée, sous une robe légère de bon aloi, d'une gaine stretchée au fil de fer, caparaçonnée à mort contre toute tentative d'effleurer, à défaut de caresser, la bonne peau de satin goûtée quelque temps plus tôt.* On relève l'expression *à mort* associée si heureusement à *caparaçonnée.* Après plusieurs minutes de tentatives infructueuses, l'auteur conclut :... *j'abandonnai le combat et plantai là ma drôle de dame galante. Que je ne revis jamais, plus jamais...* Sacré Alexandre !

Les textes des « adieux » distillent une émotion que le poète, à travers les mots les plus simples, transmet au lecteur. Se remémorant les derniers moments de son père (la présence de ce dernier est constante dans le livre), il est confronté alors à des questions essentielles. Que se passe-t-il, à ce moment-là entre celui qui s'en va et celui qui va poursuivre la route ? Pour ce dernier, il peut éprouver le sentiment douloureux d'avoir peut-être manqué la dernière rencontre, celle où tout peut être rétabli – n'y a-t-il pas tant de malentendus à lever ? –, de ne pas avoir été à la hauteur de la situation, d'avoir été entravé par la maladresse ou un sentiment de gêne. Une fois l'événement passé, qu'il lui a échappé, rien jamais ne permet de le récupérer. Ne reste alors qu'une interrogation : *Ce regard d'une demi-seconde posé sur moi, ce coup d'œil m'habite depuis lors et me taraude, de même que la parole énigmatique, incompréhensible dans la langue commune, qu'il prononça avec force à l'instant du dernier soupir et du « rendre l'âme ».*

Se souvenant de sa sœur Jacqueline, au moment où elle allait quitter ce monde, le poète la décrit tentant *désespérément de répondre à ses questions par une expression d'un visage cruellement fermé à jamais.* Il salue avec désespoir : *Cet ultime signe de vie, ce rien...,* dit-il.

L'enfance d'Alexandre Voisard a été sensible à la beauté du plain-chant qui faisait corps avec les cérémonies religieuses d'autrefois. Tout contribuait alors, dans l'église, à créer une atmosphère mystique. *Nous sentions que ces musiques venues de très loin étaient la beauté divine incarnée sur terre.* Révélation du sacré, certes, mais déjà présence souveraine de la poésie. Plus loin, on lit encore : *Côté béatitude, je crois que cet état d'apesanteur où nous plongeait le chant sacré était la Félicité même, celle décrite par les Ecritures*. Il ajoute, l'affirmation a du poids : *Nulle joie ici-bas ne fut jamais plus intense que celle-là.*

De tout temps, Alexandre Voisard – il l'avoue volontiers – a été fasciné par les femmes. Il les aime bien en chair, plantureuses et il en parle en amateur averti et gourmand : *(Dans mon coin, je me suis dit que je les aime opulentes, avec une connotation primordiale de générosité).* La *connotation primordiale de générosité* vaut autant pour le physique que pour le moral. En une seule phrase, il révèle un autre aspect de ce rapport avec la gent féminine : *Je n'ai jamais pu déshabiller une femme sans trembler.* Peut-on parler ici de dimension sacrée ? Pourquoi pas ?

On apprend aussi que les rapports à l'intérieur de la famille Voisard étaient empreints d'une grande pudeur : pas d'effusion, de manifestations de tendresse excessive. Dans une lettre adressée à son père après le décès de ce dernier, le fils écrit en effet : *Il n'était pas d'usage en notre temps, souviens-toi, de s'adresser tant de mamours, de baisers et de témoignages réitérés d'affection qu'une certaine pudeur, aussi plate que respectable, nous interdisait absurdement.* Constatation et rappel d'où n'est pas absente une pointe de regret.

Chez les Voisard, comme dans beaucoup de familles à l'époque de la jeunesse du poète, les moyens matériels étaient comptés, le moindre petit sous précieux. Il fallait assurer la couverture des besoins élémentaires : *Les sous pour le pain, les sous pour le lait, pour le sucre, les sous pour chaque chose qui venait à s'épuiser.* Cette énumération donne l'impression que pour garantir une gestion sûre des choses, il était nécessaire, au départ, de répartir l'argent disponible dans une bourse particulière à chaque type de dépense.

Un livre d'Alexandre Voisard ne serait pas achevé si ne s'y trouvait une réflexion sur la littérature, la poésie, les mots. A propos de ces derniers, il écrit ceci : *J'en ai désormais la conviction : les couleurs (et les poissons) font certes rêver, mais ce sont les mots (et les oiseaux) qui font voyager.* Les mots, matière apparemment terne en elle-même, valent cependant par leur puissance d'expression et les oiseaux se distinguent par la mobilité et la liberté de mouvement qui les animent. Bref, les mots comme les oiseaux sont bien à même de suggérer l'idée de voyage.

En deux phrases, six lignes, l'auteur démontre une capacité peu commune de rebondir après qu'il eut connu de graves tribulations : *Une fois passées ces affres, je me suis toujours retrouvé serein, avec un sentiment de plénitude tout à fait, au fond, hors de propos.* On relève ici les mots *serein* et *plénitude.* Une telle aptitude est, pour celui qui la possède, une vraie bénédiction.

Madame Voisard mère était, paraît-il, angoissée devant le temps qui passe. Son fils en déduit ce qui suit : *De là, peut-être, dans les dernières années, son recours constant à la prière, pur exorcisme.* N'est-ce pas là une curieuse façon d'évacuer la question ? En d'autres termes, ne peut-on imaginer qu'il y ait eu dans la prière de sa mère autre chose qu'un exercice d'exorcisme ?

Dans un texte intitulé « Humilité », l'écrivain établit une subtile distinction entre modestie et humilité. Il prétend, à juste titre, que la modestie est une vertu relativement facile à pratiquer. Est modeste celui qui est conscient de ses insuffisances et sait en tirer les conséquences. Autre chose est l'humilité dont il dit qu'elle *doit venir de loin en soi sans contrainte et dans l'oubli de sa propre personne pour se vouer entière à la louange de l'autre.* Elle va donc bien au-delà de la modestie dans la mesure où elle relève de la personnalité profonde de chacun et de la conscience qu'il a de la faiblesse même de sa nature.

Pour terminer cette présentation, une seule phrase, mais dans laquelle éclate la poésie : *Du fond de mes enfances très matinales me revient parfois à l'oreille l'alléluia de l'alouette dans les premières lueurs du petit jour.*

Une œuvre classique, parce qu'intemporelle. Alexandre Voisard, nous le savons maintenant, va écrire et publier jusqu'au plus grand âge. C'est là sa vocation et même sa raison d'être parmi les femmes et les hommes de ce temps. (phw)

Bernard Campiche Editeur, 2012 (150 pages)

Alexandre Voisard est membre de l'Académie Mallarmé, de l'Académie européenne de poésie. Son premier livre, « Ecrit sur un mur », *a été publié en 1954. Il est l'auteur de nombreux recueils de poésie, de récits et de nouvelles.*

Le Bal des Mots

Catherine Migy-Quiquerez

Un ouvrage attachant par sa simplicité, bien fait pour introduire les enfants – mais aussi, pourquoi pas, ceux qui ne le sont plus tout à fait – dans le monde enchanté de la poésie. Il mélange poèmes en vers, respectant même les règles de la versification régulière (avec cependant des exceptions), et récits en prose. « Le Bal des Mots » est un hymne à la vie. Catherine Migy-Quiquerez y célèbre avec ferveur la beauté des choses et l'exaltation que lui procure ce qu'elle désigne par *ce trouble envahissant que je nomme Ivresse de vie.* Elle n'aime rien tant que jouer avec les mots et s'émerveiller de tout ce qu'elle voit. Elle raconte avec finesse l'histoire des fleurs du jardin de la petite Julia, le refus que celle-ci exprime devant l'idée de la mort. Elle finit cependant par comprendre que cette dernière est inséparable de la vie et que, par conséquent, il faut l'accepter et ne pas oublier que tous les instants qui nous sont donnés sont précieux et méritent d'être savourés.

Le livre comprend une série de haïkus classiques de la meilleure veine : soit, dix-sept syllabes réparties en trois vers, deux vers de cinq syllabes qui en encadrent un de sept. Cela donne, par exemple : *Les forêts qui dansent / Portées par le bruit du vent / Nids pour les oiseaux.*

Un climat de plénitude imprègne le petit poème intitulé « Bonheur éphémère ». Son inspiration rejoint celle d'une pièce de Rimbaud, intitulée « Sensation » : *Je m'abandonnerai au soleil qui, sans trêve, / Caressera mon corps exubérant de joie...* La poétesse se laisse ici gagner par les délices d'une fête de tous les sens : un bonheur, qui n'est cependant pas sans inquiétude ni sans nuage, car tout s'inscrit sur la trajectoire du Temps : *La Nature exaltera sa quiétude brève,* lit-on.

Sur des rythmes de comptines, l'auteur évoque, en quatrains octosyllabiques rimés, la saveur incomparable des fruits : *Plus haut perchée se trouve la poire / Sa douce chair reste en mémoire / Fruit de désir, fruit de délire / Il faut le croire, tu nous attires.*

En distiques composés de vers très courts (quatre syllabes), un des mètres préférés du poète Guillevic, Catherine Migy-Quiquerez salue les cinq sens qui la mettent si heureusement, elle, en contact avec le monde visible : *Je bois le vin / Goût de raisin / L'odeur du pain / Me donne faim.*

L'ombre, celle formée par la personne – et indissolublement liée à cette dernière – exposée aux rayons du soleil ou à une autre source lumineuse, est décrite dans les termes que voici : *Poursuivante... Harcelante / Et même en courant... Plus vite que le vent / Rien ne l'arrête... / Elle fait la tête... Et elle est belle.*

L'inspiration surprend l'auteur après un temps de repos et c'est alors pour elle l'irruption de la grâce : *J'exalte de joie / J'accroche la douceur / J'étire les sentiments / J'affirme mon décor / De mots suspendus.*

Une livre charmant, empreint d'optimisme, un hymne à la vie dans tous ses frémissements et sous toutes ses formes. (phw)

Editions Mon Village S.A., 2011 (77 pages)

Catherine Migy-Quiquerez est née en 1960. Elle a publié plusieurs ouvrages : « Comptines jurassiennes », « Enfantillages », « Une école dans le Jura », « Les saisons », « Le corbeau de Bressaucourt », « Le corbeau de Bressaucourt dévoilé et jugé ».

Flaubert
un destin

Roland Biétry

La connaissance intime de la vie d'un écrivain est une aide précieuse pour la compréhension de son œuvre. L'abondante correspondance de Flaubert constitue, à cet égard, une source inépuisable de renseignements. Roland Biétry, avec sérieux et ténacité, s'y est attelé. Il livre ici le résultat de ses patientes recherches. A travers ses lettres, la personnalité du romancier se dévoile petit à petit dans toute sa complexité. Le lecteur partage ses enthousiasmes, ses doutes, ses moments de désespoir. Son œuvre a été la seule grande affaire de sa vie. Elle fut à la fois pour lui source de joie intense, mais aussi de souffrance.

Né dans une famille bourgeoise – son père était un médecin renommé – de Normandie, il demeura dans cette province son existence entière, une vie ponctuée cependant par des séjours réguliers à Paris et par quelques voyages qui lui firent connaître notamment l'Orient. Ce dernier a exercé une véritable fascination sur son esprit. Voici ce qu'il écrit en mai 1849 dans une lettre à Ernest Chevalier : *J'ai du nouveau à t'apprendre, mon cher Ernest. (...) au mois d'octobre prochain ou à la fin septembre je fous le camp pour l'Egypte.* Il s'enivre des paysages, décrit avec précision ce qu'il voit. Ce sont des matériaux qui vont plus tard nourrir son œuvre. Rien chez lui n'est laissé au hasard. L'écriture d'un roman est précédée d'une accumulation phénoménale de connaissances dans les domaines les plus variés : médecine, histoire, géographie, religion, etc. Aussi, chaque livre lui coûte plusieurs années de labeur. Le plan en est toujours soigneusement construit. Le nombre de chapitres et le nombre de pages de chacun d'eux en sont définis à l'avance. Il évalue aussi le temps qu'il lui faudra pour mener l'œuvre à son terme. Un travail d'horloger exigeant déjà un effort considérable. Vient ensuite l'écriture, exercice si difficile qu'elle le laisse littéralement épuisé. Dans une lettre datée d'octobre 1847 adressée à Louise Colet, son ancienne maîtresse à cette époque, il écrit : *Le style, qui est une chose que je prends à cœur, m'agite les nerfs horriblement, je me dépite, je me ronge. Il y a des jours où j'en suis malade et où la nuit j'en ai la fièvre. Plus je vais et plus je me trouve incapable de rendre l'Idée.* Il ajoute : *Heureux ceux qui ne doutent pas d'eux et qui allongent au courant de la plume tout ce qui leur sort du cerveau.* Plus loin encore, l'égoïsme du personnage – il ramène tout à lui – éclate dans les lignes que voici : *Oh ! pauvre amie si tu pouvais assister à ce qui se passe en moi tu aurais pitié de moi, à voir les humiliations que me font subir les adjectifs et les outrages dont m'accablent les que relatifs.* Le lecteur s'étonne qu'il puisse ainsi, avec une telle

impudeur, s'apitoyer sur son propre sort. On le comprend peut-être si l'on admet que le style, la cohérence du discours constituent pour lui la préoccupation majeure. Ainsi, dans une lettre adressée à Maxime Du Camp, il écrit : *Depuis samedi je n'ai pas écrit une ligne, je suis arrêté par une transition dont je ne peux sortir.– Je me ronge de colère, d'impatience, d'impuissance. (...) Il y a des moments où la tête m'en pète du mal que je me fous.* On imagine qu'une telle exigence de perfection engage toute la personne et est souvent davantage une blessure qu'une source de bonheur. Si, pour certains, l'écriture est une cause de félicité et de bien-être, il n'en va donc pas de même chez Flaubert. A quoi cela tient-il ? C'est là certainement le mystère irréductible de la personnalité. Il arrive pourtant aussi au romancier de trouver une jubilation dans la maîtrise des difficultés : *J'aime mon travail d'un amour frénétique,* mais il ajoute, c'est révélateur de la dualité de ses sentiments : *comme un ascète le cilice qui lui gratte le ventre*.

L'écrivain Gustave Flaubert se veut impassible. En d'autres termes, ses passions ne doivent jamais être le moteur de sa création littéraire. Notons à cet égard la réflexion que voici : *La passion ne fait pas les vers. – Et plus vous serez personnel, plus vous serez faible.* Une déclaration nette et en apparence sans appel. Pourtant, soulignant chez lui une sorte d'impuissance, il précise : *J'ai toujours péché par là, moi ; c'est que je me suis toujours mis dans tout ce que j'ai fait.* Malgré et contre tout, il s'est donc voulu en prose ce que Leconte de Lisle est à l'art des vers, c'est-à-dire un écrivain complètement détaché de son sujet, cultivant rigoureusement la doctrine de l'Art pour l'Art et se tenant aux antipodes de l'esprit des romantiques. En réalité, on n'échappe pas à ses démons intérieurs. Si les romantiques affirment la primauté du moi, le « réaliste » Flaubert l'exprime aussi, mais de manière indirecte à travers ses personnages. Peut-être est-ce à la lumière de ceci qu'il faut interpréter la fameuse formule : *La Bovary, c'est moi.* Pourtant, la réflexion que voici laisse perplexe : *Moins on sent une chose, plus on est apte à l'exprimer comme elle est.* C'est l'équivalent en littérature du paradoxe du comédien. Contradiction ? Peut-être, mais pas forcément, dans la mesure où on peut l'interpréter comme étant la nécessité, pour l'écrivain, de prendre ses distances par rapport aux choses et à ses sentiments s'il veut être capable de pleinement les restituer. Il est intéressant de noter que Flaubert refusait pour son œuvre le qualificatif de réaliste. Ainsi, dans une lettre adressée à George Sand, il écrit ceci : *(...) Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le «réalisme» bien qu'on m'en fasse un des pontifes.* Il ne croit d'ailleurs pas plus au « naturalisme » que théorise Zola. Pour lui, semble-t-il, le livre de qualité supérieure échappe à toute école et à toute définition.

Un vers, un poème n'est véritablement parfait que dans la mesure où aucun des éléments le composant ne peut être modifié ou déplacé. Pour Flaubert, ce qui est valable en poésie (tel vers de Ronsard, de Racine, de

Hugo, de Nerval, de Baudelaire) l'est aussi pour la prose puisqu'il écrit : *Une bonne phrase de prose doit être comme un bon vers, inchangeable, aussi rythmée, aussi sonore.* La recherche de la perfection formelle revêt donc chez lui une dimension quasi religieuse : *Je tourne à une espèce de mysticisme esthétique,* dit-il. On sait aussi qu'il avait l'habitude de déclamer ses phrases dans son « gueuloir » pour en vérifier la justesse, la beauté et l'équilibre. Cela se révèle souvent judicieux, mais il arrive aussi que l'oreille lui fasse défaut. A trop vouloir viser la perfection, on tombe parfois dans la maladresse. Pourtant, il est si convaincu de la puissance de son art – à ses yeux, il se suffit à lui-même – qu'il juge choquant que ses livres, pour être plus attractifs, soient illustrés. Sa prose n'a nul besoin d'une béquille pour s'imposer.

Flaubert est un bourgeois égoïste. irascible, sarcastique. En revanche, il n'est peut-être pas, sur le plan idéologique, un défenseur de sa caste, mais comme sa situation matérielle est confortable, il ne tient pas du tout à une remise en cause de l'ordre établi. Pourtant, cela ne l'empêche pas de fustiger la médiocrité intellectuelle de la société à laquelle il appartient. On peut y voir une contradiction. Il s'accommode, par exemple, du régime social du Second Empire et après le succès de Madame Bovary, devient même l'homme recherché, l'homme à la mode des salons parisiens. Il fréquente assidûment la princesse Mathilde, cousine de l'empereur Napoléon III, fulmine contre le peuple et même contre le Second Empire au moment où ce dernier est abattu. A propos de celui-ci, il a ce réquisitoire terrible : *Tout était faux ; faux réalisme, fausse armée, faux crédit, et même fausses catins. On les appelait marquises (...)!*

La vie amoureuse de Flaubert est celle d'un célibataire endurci. Jamais il ne put accepter l'idée de se marier. Il connut des aventures diverses, certaines plus suivies et plus sérieuses que les autres. Roland Biétry parle surtout de sa relation avec Louise Colet, la Muse, qui avait des prétentions littéraires. Au moment de leur rencontre, elle avait déjà trente-six ans. Il en avait une dizaine de moins. Elle avait déjà connu bien des amants. Cette histoire s'avéra fort compliquée pour Flaubert. Après les premiers moments de vive passion, ses sentiments s'étiolent. La situation est encore rendue plus difficile par la relation ambiguë qu'il entretient avec sa mère à qui il n'ose avouer sa liaison. Flaubert est impuissant à s'attacher. Panique devant les conséquences d'un engagement sérieux ? Peur d'être dévoré par la passion exclusive que semble lui porter sa maîtresse ? Cette dernière, en effet, va jusqu'à célébrer en vers lyriques passionnés – non dénués de ridicule d'ailleurs – les prouesses amoureuses de son amant. Aussi, prend-il ses distances. Le contenu de certaines de ses lettres laisse penser qu'il encourage même Louise à se détacher de lui : *Tu n'as pas voulu me croire quand je t'ai dit que j'étais vieux. Hélas ! oui. Car tout sentiment qui arrive dans mon âme s'y tourne en aigreur.* Ailleurs, il avoue : *Je ne voudrais pas que tu me visses maintenant, je suis*

laid à faire peur. J'ai un énorme clou à la joue droite, qui m'enfle l'œil et me distend le haut de la figure. Je dois être ridicule. Si tu me voyais ainsi l'amour bouderait peut-être car le grotesque lui fait peur. On ne s'y prendrait pas autrement si l'on voulait tuer le désir. Pourtant, malgré les apparences, cette stratégie, à supposer qu'elle fût sincère, pouvait aviver davantage encore les sentiments d'une femme follement amoureuse. D'ailleurs, n'était-ce pas cela que, consciemment ou inconsciemment, il recherchait ? Il faut aussi rappeler sa passion d'adolescent – il avait alors quinze ans – pour Elisa Schlésinger qui en avait vingt-six. Il n'y eut rien entre eux, pourtant, Roland Biétry le souligne, elle fut certainement *l'unique femme pour laquelle il éprouverait jamais une véritable passion.* Elle lui inspira le personnage de Madame Arnoux, l'héroïne de « L'Education sentimentale ». La scène de la dernière rencontre entre celle-ci et Frédéric Moreau est admirable. A ce moment-là, en effet, Frédéric, jeune encore, est face à une femme qui a vieilli. En la voyant, il ne peut retenir un sentiment de malaise, de pitié, même s'il garde, présent à l'esprit, le souvenir de celle qu'il avait autrefois passionnément aimée. Elle ne perçoit pas ce trouble et, lorsqu'elle le quitte, c'est avec la certitude qu'aucune femme jamais n'avait été autant aimée.

Le sentiment éthéré que lui inspira Madame Schlésinger n'empêcha pas Flaubert de se livrer à la débauche et à rechercher, à l'occasion, les délices d'aventures graveleuses. Sa correspondance rend compte à ses amis, en termes très crus, de certaines de ses orgies. Ainsi, dans une lettre écrite d'Egypte à Bouilhet, il décrit une scène qui a eu lieu : *chez une femme qui nous en fit baiser deux autres* (il est en compagnie de son ami Maxime Du Camp). Notons aussi cette confidence faite à Feydeau (le père de l'auteur dramatique). Il lui déclare avoir l'intention de se livrer à des *débauches monstrueuses*. Il ajoute : *Peut-être qu'en me fourrant quelque chose dans le c..., ça me ferait b... le cerveau. J'hésite entre la colonne Vendôme et l'obélisque.* Enfin, pour la bonne bouche (si l'on peut dire) : *Je suis censé être à Saint-Gratien, mais de fait, je suis à Paris où je dérouille mon braquemard.*

La correspondance de l'écrivain renseigne aussi sur ses fréquentations et admirations littéraires. Outre ses amis Bouilhet et Du Camp, il faut citer Gautier pour qui il éprouve une grande estime, George Sand – qu'il appelle ma chère Maître – les frères Goncourt, Tourgueniev, Maupassant, bien sûr, Roland Biétry décrit ce dernier comme *talentueux et dévergondé*. Il connaît également Sainte-Beuve, le critique, celui qui, à l'époque, fait et défait les réputations.

On sait gré à Roland Biétry de cette biographie, en tous points remarquable, qui entre dans le cadre de son « Précis d'histoire de la littérature française ». L'étude est suivie de quelques textes qui illustrent la manière de l'écrivain, extraits de ses romans et de sa correspondance. (phw)

LEP Editions Loisirs et Pédagogie SA, 2011 (263 pages)

Roland Biétry est né en 1947. Docteur ès lettres de l'Université de Fribourg pour sa thèse «Les théories poétiques à l'Epoque symboliste», *il est l'auteur d'un* «Précis d'histoire de la littérature française», *non encore achevé, du manuel* «Des Mots aux Textes», *du «* Manuel d'Evaluation d'une Œuvre d'Art plastique», *d'un petit cycle poétique* «Passage de l'Année», *d'une élégie à la nuit* «Que soit».

Les prochains

Pascal Rebetez

L'auteur offre ici vingt-cinq portraits de personnages qui ont jalonné son existence. Ce sont des marginaux, souvent émouvants, fracassés par la vie. En les évoquant, Pascal Rebetez ne sombre cependant jamais dans le misérabilisme. Bien qu'il éprouve à leur égard une vraie tendresse, il ne s'apitoie pas, en effet, sur leur sort. Ses *prochains,* il les voit et les décrit, au contraire, toujours debout, acceptant les coups du sort, sans se plaindre, comme si cela relevait de la nature des choses. Ils appartiennent à notre société et pourraient donc passer inaperçus et se fondre dans la foule. Pourtant, il y a en eux quelque chose de différent et c'est le mérite de l'écrivain d'avoir su le détecter et surtout d'avoir été capable, par la plume, de le restituer. Pascal Rebetez a le coup d'œil, la sensibilité qui lui permettent, en quelques pages, de dégager les traits d'une personnalité de façon si convaincante qu'ils restent gravés dans la mémoire du lecteur.

Ainsi de Camille, originaire de la Singine fribourgeoise. Il habite depuis des décennies à Genève, dans le quartier des Grottes. Il a près de quatre-vingts ans. Son enfance et son adolescence, dans un orphelinat, ne furent *qu'un ténébreux orage.* Humilié, battu par son instituteur, plus tard par son maître d'apprentissage, il finit par s'enfuir et gagna sa vie comme chasseur d'hôtel pendant quarante-cinq ans sans que jamais personne ne s'aperçoive de son existence. Il fut donc, sa vie durant, transparent. Etant né sous une mauvaise étoile, il ne paraît pas s'en plaindre et semble même trouver cette situation normale. Toujours au service des autres, il fait preuve dans son activité d'une abnégation sans limite. En apparence donc, un destin médiocre, mais l'auteur en devine aussi la noblesse qu'il oppose au comportement arrogant de clients qui, parce qu'ils disposent des moyens de la fortune, affichent insolence et mépris à l'égard des petits. Depuis sa retraite, Camille continue une existence solitaire. Vivant de peu, n'ayant par ailleurs pas de besoins, il passe son temps à nettoyer son environnement des détritus jetés négligemment par les gens de la ville. Il a l'obsession de la propreté, Camille. Cela lui vient peut-être de

ses origines singinoises, donc suisses alémaniques. En quelques mots, Pascal Rebetez dit l'essentiel de cet être hors norme avec lequel on le devine en empathie : *Il ne mendie pas, ne demande rien. Il aimerait juste savoir pourquoi sa maman l'a abandonné. C'est son unique souhait avec celui, pourquoi pas, d'un voyage en Patagonie.* Ce dernier vœu est l'équivalent de *l'inaccessible étoile,* ce dont on rêve tout en sachant que jamais on ne l'atteindra. Cela aide pourtant à vivre. Le portrait se termine ainsi sobrement : *Depuis plusieurs semaines, je ne vois plus Camille. Il n'est jamais chez lui ni au parking des Grottes.* Il ajoute, en évitant l'emphase : *J'espère qu'il vit toujours.*

Le destin tragique du Tcho, un ami d'enfance qui finit par se suicider au cours *d'une nuit triste et aigre comme une piquette,* est si habilement amené que le lecteur n'est pas étonné de cette issue fatale. Son comportement est en effet trop excessif pour ne pas cacher un mal-être, une fêlure qui le conduira au geste définitif. Animé par la soif des grands espaces et des aventures, il finit pourtant son existence dans la peau d'un modeste marchand de vin, dans une petite ville de province. Ce récit est pour Pascal Rebetez l'occasion de rappeler les grandes soirées des Fêtes du peuple d'antan, celles où l'on sentait que le but était proche, celles aussi où l'on croyait à l'avènement d'une société dans laquelle régneraient la liberté et la fraternité. Les grandes envolées, les idéaux laissent pourtant bientôt la place à l'Etat, monstre froid, *avec ses fonctionnaires, ses policiers, ses responsabilités.* Il est vrai qu'il y a longtemps déjà que *les aubes sont navrantes,* les lendemains désenchantés.

Les femmes et les hommes que décrit Pascal Rebetez donnent le sentiment d'en révéler autant sur lui-même que sur ses modèles. Les existences cassées ne le laissent certes pas indifférent, mais toujours, chez lui, la force de vie l'emporte et le pousse en avant. On éprouve le sentiment, à le lire, que, d'instinct, il sent que la réserve, celle des jours qui nous sont dévolus, n'est pas inépuisable. Il faut donc les goûter sans se laisser distraire ni par une émotion excessive et inutile d'ailleurs ni par les regrets. Ainsi de ce Jean-Claude, dont le destin a malheureusement basculé, il dit ceci : *Il va partir trop jeune, mais il s'en fout, Jean-Claude, il n'attend plus tellement de la vie. A mon âge, dit-il, on a l'avenir dans le rétroviseur. Il a sûrement raison.* Il ajoute : *On est de la même année, J.-C. et moi, on est de la classe, comme on dit par ici.* En d'autres termes, il ne sert à rien de se lamenter sur son sort.

L'histoire d'Hubert le baron est particulièrement poignante. Bien que pathétique, l'auteur a cependant choisi de la raconter sur un ton plutôt neutre et même un peu badin comme s'il voulait ainsi conjurer le mauvais sort (toujours ce souci chez lui de ne pas se laisser envahir par l'émotion). Il traduit avec justesse l'homme extraverti (cachait-il ainsi autre chose derrière son apparence assurée ?), parlant toujours d'abondance. Il le campe coiffé de son béret et vêtu d'une cape, tous deux noirs. Il vient

d'apprendre qu'il souffre d'un cancer des poumons et d'une tumeur au cerveau. Il n'en a plus pour très longtemps. L'auteur reçoit cette nouvelle en pleine figure, vacille comme le boxeur sonné et prend mieux conscience encore de la fragilité de la condition humaine : *Celui qui se voulut un personnage haut en couleur – sa manière à lui d'éviter la tiédeur du théâtre de la conformité – ce grand seigneur adepte des salons de tricot et des truculents ragots, ce chevalier du beau geste serait aussi un « commun » parmi les mortels ?* Le décès survient cinq semaines après sa dernière visite. Il est évoqué sobrement par la phrase que voici, elle clôt le récit : *Aujourd'hui, mercredi 13 avril, j'apprends par un confrère le décès du baron. Il y avait quelque chose qui clochait et qui ne répondra plus. Jamais.*

Yves est fils de maraîchers, l'auteur dit *humbles maraîchers.* Il a fait des études universitaires et n'en tire aucune gloire. Il sait d'où il vient et reste fidèle à ses origines. Il y a en lui une faille, un pessimisme profond. Pascal Rebetez a cette remarque à propos d'une fille qui leur plaisait à tous deux et qu'ils s'étaient disputée un peu rudement : *on s'était battus pour elle, Vivi avait basté assez vite malgré ses muscles, pas l'envie de gagner, déjà le goût de la défaite comme une bannière toujours déployée.* Manque de confiance en lui, il accepte l'échec avant même d'avoir croisé le fer. Il deviendra enseignant, fera du théâtre, se mariera, aura des enfants, sombrera dans l'alcool. Tout, finalement, lui échappera. Il finira une existence lamentable dans un petit studio, *pas loin du cimetière,* dit l'auteur. *Il se saoulait avec de mauvais alcools et regardait la télé, comme pour en finir. C'est ainsi qu'on l'a retrouvé sur son canapé. Son grand cœur avait lâché.*

Encore un curieux personnage ce Marc aux ailes, né dans le chalet des Colombettes célébré par l'abbé Joseph Bovet dans sa chanson « L'Armailli du Lac Noir ». Homme vivant en symbiose avec la nature, il est aussi artiste, un artiste appartenant au courant de l'art brut. Il a notamment réalisé des hauts-reliefs que Pascal Rebetez décrit ainsi : ... confectionnés *d'os de chats morts et de souris ; des cheveux qu'il allait chercher chez le coiffeur de l'hospice voisin, mais le coiffeur est devenu lui-même pensionnaire et n'a plus l'âge désormais d'exercer son art ; des lambeaux des vêtements déchirés de sa maman ; des bris de verre trouvés çà et là ; des boyaux, des tronçons de métal d'un centimètre découpés du vélo et du lit désossé de son grand-père ; du bois de fauteuil et de chaise et du carton d'emballage, le tout recouvert de colle qu'il concoctait en cuisant des peaux de lapins et qui englue l'ensemble des reliquaires d'un glacis blanchâtre à l'aspect assez répulsif.* Un ensemble hétéroclite de matériaux dont aucun n'est frappé du sceau de la noblesse. La vie est triste et le créateur ne doit pas chercher à donner le change en produisant des œuvres à l'esthétique raffinée. Enfin, il y a aussi peut-être le souci, chez lui, de la récupération des choses, afin que rien ne se perde. Une

constatation encore, moins anodine peut-être qu'on l'imagine. Lorsque ses personnages évoquent leur mère, ils ne disent pas *ma mère,* mais *maman.* Bousculés par la vie, désorientés, ils restent ainsi les enfants qui trouvaient en elle – ou auraient voulu trouver – réconfort et protection.

Quant à Pascal Rebetez, au milieu des destins douloureux qu'il décrit, il est souvent accompagné d'une femme. Est-ce pour lui, inconsciemment peut-être, le moyen de se rassurer, d'éprouver la délicieuse sensation qu'il est bien vivant.

Nous allons terminer par un petit texte dû à Fernando Pessoa, cité par notre écrivain, et qui semble exprimer ses convictions profondes : *Mange des chocolats, fillette ; / mange des chocolats ! / Dis-toi bien qu'il n'est d'autre métaphysique que les chocolats, / dis-toi bien que les religions toutes ensemble n'en apprennent / pas plus que la confiserie. / Mange, petite malpropre, mange !* C'est peut-être un peu court comme vision du monde, certes, mais le poète grec Pindare, en une formule plus solennelle, écrit – cela nous semble aller dans la même direction : *Ne crois pas, ma chère âme à la vie éternelle, / Mais épuise le champ du possible.* Dans les deux cas, la même absence de perspectives dépassant les limites du terrestre séjour. Une chose encore, nous nous interrogeons sur le titre du livre « Les prochains ». Venant d'un auteur qui, selon toutes les apparences, appartient à la catégorie des mécréants, il nous paraît curieusement connoté.

Ces quelques exemples illustrent bien la manière de l'écrivain Pascal Rebetez : un style rapide, efficace. Un détail lui suffit à caractériser ses personnages. Il a l'art de toucher juste. (phw)

Editions d'autre part, 2012 (161 pages)

Pascal Rebetez est née en 1956 dans le Jura. Il vit actuellement entre Genève et le Valais. Il est l'auteur de dix-sept publications, parmi lesquelles on peut retenir : « Je t'écris pour voir », « Béton et vapeurs d'eau », « Au lieu des corps », « On m'appelait Judith Scott », « Calendrier des sèves ».

Parcours Africains

Bernard Jobin

Le livre du père Bernard Jobin est un témoignage, celui d'un homme qui a voué son existence à la Mission, en Afrique, essentiellement au Burundi et au Rwanda, avec de brefs séjours au Sénégal, en Ouganda et au Congo. Ressortissant de Saignelégier, il obtient son certificat de maturité à la Stiftsschule à Einsiedeln, fait ensuite des études d'architecture à l'Ecole polytechnique fédérale à Zurich, à l'Ecole des Beaux-arts à Sion et à l'Unité d'architecture de Louvain la Neuve. Ses études de théologie s'effectuent en Tunisie et il est ordonné prêtre à Carthage, comme Père Blanc. Cette double formation, théologie et architecture, lui permet d'accomplir une fructueuse carrière de missionnaire. Homme pratique, il sait que les nourritures spirituelles ne suffisent pas. La plus grande attention doit aussi, en effet, être apportée à la satisfaction des besoins matériels. Impressionnante est la somme de ses connaissances, de ses savoir-faire, étonnante l'ingéniosité qu'il sut déployer pour faire face aux problèmes de la vie quotidienne. Bernard Jobin allie les qualités d'un entrepreneur précis, avisé et pragmatique à celles d'un prêtre soucieux de la pastorale. Arrivé au Burundi en 1958, il doit tout d'abord assurer le remplacement d'un enseignant tombé malade. Ce n'est cependant pas là sa vocation. Ce qu'il veut, c'est la brousse, le contact direct avec les populations, la possibilité de leur venir en aide. Le premier obstacle qu'il faut franchir est celui de la langue du pays, le kirundi, une langue qui ne ressemble à aucune de celles connues en Europe. En 1958, le Rwanda et le Burundi, en vertu d'un mandat des Nations Unies, sont des protectorats de la Belgique, le Congo est une colonie du même pays et sa capitale, Kinshasa, s'appelle encore Léopoldville.

Le livre du père Jobin est un compte rendu précis de ses nombreuses activités en terre africaine. La diversité de ses réalisations architecturales est considérable : églises, chapelles, collèges, maisons familiales, centre médico-sociaux, silos à grains, un centre d'échanges culturels. Il mentionne aussi la construction d'un pont enjambant une rivière. Pour tous ces projets, il décrit minutieusement les problèmes, tous différents, qu'il rencontre et les solutions à la fois empiriques et élégantes qu'il imagine. Compte tenu du climat, il met toujours l'accent sur les questions de ventilation. Les matériaux à utiliser retiennent aussi toute son attention (il faut qu'ils soient solides et disponibles sur place) et il accorde la plus grande importance à la beauté, ce qui ne signifie cependant pas qu'il abuse de la dépense. Les caractéristiques de l'environnement, les lignes du paysage, sont aussi l'objet de son attention car susceptibles d'imposer telle ou telle solution en lieu et place de telle autre.

Le livre est aussi une suite de constats : le dénuement dans lequel vivent les populations, les problèmes de santé publique, l'impuissance d'une médecine rudimentaire, la sous-alimentation chronique. L'auteur s'interroge aussi sur l'absence d'efficacité, le rythme particulièrement lent sur lequel s'effectuent les travaux. Il y voit une composante culturelle, mais aussi les effets du climat – chaud et humide. D'autre part, le système d'apprentissage est inexistant, les hommes se forment donc sur le tas.

Dès son arrivée en Afrique, le père Bernard Jobin prend conscience que ce continent vit une période charnière. Il perçoit des tensions entre tradition et modernité et observe le passage d'une société traditionnelle, immuable dans son fonctionnement et dans ses rites, à une société vouée au mouvement. Sur le plan politique, les perspectives d'accession prochaine à l'indépendance provoquent espoir et effervescence. Elle est effective le 1er juillet 1962. L'auteur évoque aussi les oppositions ethniques, notamment celle entre Tutsis, minoritaires, mais occupant les places importantes, et Hutus. La lutte entre les deux communautés atteint son paroxysme en 1994, avec une guerre civile féroce qui fait plusieurs centaines de milliers de victimes.

Un souci permanent de l'auteur : africaniser le christianisme, le rendre compatible avec la culture indigène. Ainsi, lorsqu'il dut construire une église à Mutumba, il la voulut ronde, identique en cela à la forme de la case africaine. L'essentiel pourtant, réside dans la plus haute spiritualité, celle qui réduit tout à l'essentiel. Il la trouve un jour dans l'expérience d'une retraite, il parle de retraite au désert, elle lui fait découvrir le renoncement, l'aspiration à une forme d'ascétisme qui, loin d'être un appauvrissement, révèle au contraire des perspectives d'épanouissement insoupçonnées.

Le livre est émaillé de scènes saisissantes. En témoigne, par exemple, la cérémonie de funérailles d'un petit enfant, cérémonie sobre, dépouillée, les formes extérieures n'étant ici pas l'essentiel. L'auteur décrit avec des mots touchants les hommes en habits de travail, le petit cercueil déposé à même le sol, une lampe à pétrole, les prières prononcées en kirundi. Il évoque aussi une célébration de Noël, très différente dans ses manifestations apparentes de ce que nous connaissons ici, identique pourtant quant au message transmis. Ailleurs encore, le lecteur est ému devant la petite fille presque aveugle. Cette maladie serait due à l'insuffisance de vitamines de la mère pendant sa grossesse.

Que pense le père Bernard Jobin du régime belge qu'il a connu pendant les quatre premières années de son ministère africain ? Son opinion est nuancée. Tout en admettant que la Belgique a contribué à améliorer la situation matérielle des populations, il ne peut cependant s'empêcher de penser qu'elle était un corps étranger à la société indigène.

L'auteur impressionne par la profondeur de la foi qui l'anime jointe à une intelligence s'appliquant sans cesse au réel. Il laisse en outre un

message à méditer en toutes circonstances, car il est l'expression même de la sagesse : *Il ne faut rien attendre en retour.* Un livre qu'il faut lire. (phw)

Editions à la Carte, 2011 (213 pages)

Bernard Jobin appartient à la congrégation des Pères Blancs. Missionnaire en Afrique jusqu'au début des années 90, il jouit maintenant d'une retraite qu'il passe à Veyras, en Valais, dans une communauté de confrères âgés.

Léa

Gilbert Pingeon

A la première rencontre, au premier regard, Max Racine est subjugué, ébloui par la beauté éclatante et sauvage de Léa. Sans le vouloir – peut-être même sans en avoir conscience, en tout cas au début – celle-ci prend sur lui un ascendant définitif, lui impose d'emblée sa présence souveraine. Le lecteur devine assez rapidement une issue tragique à cette aventure. Leur rencontre, dans un théâtre d'amateurs, est due au hasard. Elle vient d'Algérie d'où elle s'est enfuie à l'âge de vingt ans, ne supportant plus le sort fait aux femmes dans ce pays de culture musulmane. L'auteur évoque avec gourmandise le teint sombre de son héroïne, ses yeux verts, ses lèvres charnues, sa taille élancée. Arrivée en Suisse, elle n'eut aucune difficulté pour séduire un homme, Hermann Grüber, qui l'a épousée et lui a donné deux filles, Pauline et Déborah. Engagée maintenant dans une procédure de divorce, ses filles sont sa seule raison de vivre ; elle les couve avec un soin jaloux, absolu. Son obsession est de les préserver, par tous les moyens, des tribulations que son enfance et son adolescence algériennes ont connues. Léa est douée d'un caractère fort, rebelle, jusqu'auboutiste même, ce qui va d'ailleurs provoquer sa perte. Max, lui, est un personnage plutôt timide et falot. Fils de modestes épiciers – ceci expliquant peut-être cela – il est normalement destiné à reprendre l'affaire familiale. Au lieu de cela, il fréquente l'université et au terme de ses études se lance dans une carrière politique – il rompt ainsi avec son milieu familial -, effectue trois législatures à l'exécutif de sa ville et y gagne une confortable retraite. Il n'a alors que cinquante et quelques années, deux mariages et autant de divorces ont jusque-là jalonné son existence. Le thème de la rupture entre les générations – le fils accédant à un statut social plus élevé que ses parents – est récurrent chez Gilbert Pingeon. Max semble en éprouver une sorte de gêne comme si quelque chose

l'empêchait de se sentir pleinement en accord avec son nouveau milieu. Son passé, il le traîne comme un boulet. Ainsi, se trouvant un jour au bord du lac, la vue du paysage magique s'étendant sous son regard lui rappelle son enfance, la passion de son père pour le football. Non pour les grandes équipes, celles qui sont la fierté de leur ville, de leur région et même de leur pays. Racine père n'en avait que pour les clubs de banlieues, les formations de ligues inférieures. Le fils voyait dans cette préférence l'acceptation par ce dernier de la médiocrité de sa position sociale. On lit : *Il leur en veut* (à ses parents) *d'avoir manqué d'ambition à son sujet. Déficit culturel, avant tout, que son goût pour la lecture et la musique n'a que partiellement comblé.* Il ajoute : *Depuis toujours, il s'est senti condamné à la médiocrité, à la petitesse, au calcul mesquin en toutes circonstances.* Constat terrible, on en conviendra. En fait, Max, à ce moment de son existence, est un peu en marge, et de la société et même de la vie. Sa rencontre avec la jeune Algérienne, l'amour fou qu'elle lui inspire, lui redonne une sorte d'avenir.

Malgré l'assurance apparente dont elle fait preuve, Léa se trouve en butte à un mal-être. En effet, son comportement à l'égard de ses filles a quelque chose d'excessif et de déroutant. Elle a aujourd'hui vingt-six ans. En se regardant dans un miroir, elle s'imagine avec terreur dans une quinzaine d'années. La conscience du temps qui fuit, qui lui échappe, la remplit d'épouvante. Lors d'une soirée en tête à tête avec Max, au cours de laquelle elle lui montre un album de photographies, elle semble vouloir se dévoiler, mais c'est pour mieux se soustraire à son désir. Lui revient à l'esprit son adolescence algéroise, le harcèlement dont elle fut l'objet de la part d'un homme. Elle le décrit comme vieux et repoussant. Tout son corps en a gardé la mémoire et le dégoût, un dégoût tel qu'elle le reporte depuis lors sur tous les hommes. L'évocation est saisissante (le langage de Gilbert Pingeon est cru) : *Le vieil homme se tient caché, là, dans l'ombre de l'escalier, avec ses pattes fouineuses, ses sales griffes de rapace, à vouloir me tripoter, me toucher les seins, me tâter les fesses. Le porc.* Plus loin encore, ceci : *Il est toujours là, le prédateur, après toutes ces années, derrière chaque homme, dans la pénombre, à coller ses doigts sur ma poitrine, à me peloter le cul, à glisser sa main rugueuse entre mes cuisses. Je sens son souffle sur ma nuque, l'odeur de son corps en sueur, son haleine pourrie. Oui, aujourd'hui encore, derrière chaque homme, Grüber, toi, tous les autres, se tient cet homme-là.* Après une telle révélation, Max prend conscience que s'il veut conserver intactes ses chances auprès de Léa, il ne peut le faire qu'en se rendant invisible, en observant la plus stricte discrétion. Cela le conduit à prendre ses distances et il décide de faire un séjour dans le sud de la France. Il veut expérimenter ainsi ce que le poète Victor Ségalen appelle *le pouvoir de l'absence,* mais il s'aperçoit alors, à ses dépens, que l'image de Léa le poursuit sans relâche. Le lecteur fait une autre découverte encore : refusant de

céder physiquement à Max, inconsciemment, Léa ne souhaite pourtant pas couper les ponts. Est-ce là l'image d'une prédatrice qui prend tout et ne donne rien en échange ? Sa nature narcissique l'éloigne de ce qui n'est pas elle-même et ses deux filles. Ses obsessions la conduisent au délire et l'auteur l'exprime en des termes énergiques : *Rien de concret, rien de fondé, certes, mais il n'y a qu'à parcourir les journaux : rapts, viols, homicides commis par des proches, toutes ces abominations existent bel et bien. Comme existe bel et bien, enfouie au fond de chaque être, une part de monstruosité et de folie destructrice.* Ainsi tourmentée, l'héroïne ne pouvait finir que dans la folie, une folie meurtrière qui l'a conduite à tenter de supprimer Pauline et Déborah. Dorénavant refermée sur elle-même, elle ne reconnaît même plus Max (à moins qu'elle ait voulu l'effacer volontairement de son esprit). Ce dernier a ainsi l'assurance définitive qu'il n'a jamais eu de place dans la vie de Léa. On peut cependant penser qu'il en avait eu la prescience puisqu'il s'était mis à écrire un livre, manière pour lui de compenser ce qu'il ne pouvait connaître dans la réalité. On lit : *Ecrire. Pouvoir petit, certes, mais sans cesse vérifiable. Les mots réinventent les actes, les distordent, les suscitent, les enjolivent, les prolongent. Le vide se comble de plein, l'illusion donne corps à l'absence. A ce jeu, le reflet atteste la réalité du miroir. L'écrivain jouit du plaisir illusoire des impuissants. Max tient Léa entre ses doigts. S'il tenait son corps réel, il n'écrirait pas.* En d'autres termes, la littérature comme substitut de la vie !

A travers son héroïne, l'auteur n'exprime-t-il pas ses propres angoisses : celles de l'écoulement inexorable du temps , de l'approche de la vieillesse et de la mort, celle des basses passions aussi qui peuvent tout détruire ? Léa, pensant à ses deux filles et à ce qui les attend, exprime son désespoir : *Mais la découverte de la féminité, l'homme, l'enfantement, l'angoisse de la vieillesse, la mort, elles n'échapperont pas au destin commun. Pour l'heure, elles jouent, elles rient, petites biches innocentes. Le spectacle de leur insouciance la bouleverse. Comme l'anéantit son incapacité à retenir le cours du temps.*

L'écriture de Gilbert Pingeon est directe, efficace, elle va droit au but dans un roman composé d'une suite de tableaux qui sont autant de chapitres. (phw)

Editions d'autre part, 2011 (185 pages)

Gilbert Pingeon, né en 1941, vit entre Auvernier et Delémont. Il est l'auteur de nouvelles, de romans : « Sous l'aile de la Petacci », « Le peintre B. », « L'Aventurier », « Bête que je suis », *d'un journal : «* Un homme sous influence », *d'une pièce de théâtre : «* Les crapauds », *de livres de poésie : «* Vers le Silence », « Longueur d'ombre », *et d'un récit poétique : « Le Col ».*

La Cavale du banquier

Gilbert Pingeon

Un monde étouffant, reposant sur le respect des convenances, dominé par l'exigence des formes et où l'hypocrisie tient lieu de morale et de vertu, un milieu où tout doit être lisse et où rien ne doit apparaître des failles et des difficultés des individus. C'est ainsi que fonctionne, ou doit fonctionner la société, ou plutôt une certaine société. Cela ne va naturellement pas de soi, nécessite au contraire des individus maîtrise constante de soi-même.

Voilà l'environnement dans lequel baigne le banquier – personnage principal de ce roman – depuis vingt-cinq ans. Il est maintenant âgé de cinquante-deux ans. Directeur adjoint à la prestigieuse City Bank, il est redevable de cette flatteuse position, non à ses compétences, qui sont peut-être réelles, mais surtout au fait qu'il est le mari de la fille du président de la Direction. Eliette a été subjuguée par ses manières et son physique avantageux et, bien qu'aux yeux des parents il ne fût pas le gendre idéal, il fallut bien passer par ses volontés. Le jeune homme entre ainsi dans une sphère à laquelle, de par ses origines, il est étranger (ses parents sont de *basse extrace* comme aurait dit François Villon). Curieusement, mais quelle signification faut-il accorder à cette constatation, les parents du héros de «Léa», son précédent roman, sont aussi des boutiquiers, synonyme, semble-t-il pour l'auteur, de médiocrité sociale?

Un dimanche matin du mois d'avril, lassé de cette existence qu'il considère comme artificielle et sans intérêt, le banquier décide de disparaître. Il abandonne une situation matérielle confortable et une vie de famille respectable. Que lui arrive-t-il? Il adresse deux lettres: l'une à la Direction de sa banque et l'autre à sa femme, Eliette, et à ses deux enfants, Céline et Bertrand, les deux missives exprimant la même intention, celle d'échapper à une atmosphère qu'il ne supporte plus.

Il suit une femme. On ne connaît et on ne connaîtra que peu de choses sur elle. Il se retrouve à son domicile, dans l'appartement miteux qu'elle occupe, dans un quartier pourri, vivant en marge de la société, dite civilisée, un milieu qui n'offre aucune lueur d'espoir à ses habitants. L'auteur dit: *Une sensation de désespérance, d'absurde fatalité économique plane au-dessus de cette banlieue de bout du monde.* Cette femme représente l'inconnu, le mystère pour le banquier, le contraire de sa vie actuelle morne et réglée. Il est fasciné par *les yeux en amande, la sensualité gourmande de la bouche, l'arrogance des pommettes, l'onctuosité cuivrée de la peau, l'indolence soyeuse de la chevelure, son parfum musqué, l'évasement sensuel des narines et la paisible résignation du regard, tout cela uni pour former – à ses yeux – l'image de la femme idéale...* Une beauté

chaude, douce et sauvage à la fois, voilà comment la femme rencontrée se révèle aux yeux du banquier en cavale. Il oppose cette image à celle de sa femme qu'il décrit comme *blonde, froide, rédhibitoirement civilisée,* bref, quelqu'un à qui manque le naturel. A ses yeux, elle est bien trop lisse, trop attachée aux apparences.

L'héroïne de l'histoire est cabossée par la vie. A vingt-six ans, elle a été mariée à trois reprises et a connu autant de divorces, son fils lui a même été enlevé. De cela, elle n'a cure et elle va, d'une allure mécanique sans qu'aucune perspective n'illumine sa route : *On lui a passé le témoin d'une existence étriquée, fait endosser une vie mal taillée qui lui colle à la peau.* L'auteur écrit : *Passé nul. Avenir néant. Présent risible.* S'ajoute un appartement médiocre, pour tout dire un clapier, dans une zone qui ne reçoit que les plus pauvres, les laissés-pour-compte. Etre dans cette situation c'est, d'une certaine façon, disparaître de la société. N'est-ce pas ce que, consciemment ou inconsciemment, recherche le banquier : disparaître, être annulé ? Peut-être aussi, poursuit-il une sorte d'avilissement physique et moral. C'est ce que laisse supposer la première soirée que les deux protagonistes passent ensemble : une consommation excessive de bière, puis de vin rouge – une horrible piquette – rien à voir avec les bouteilles millésimées auxquelles l'a habitué son existence de riche bourgeois. Il semble se complaire dans ce climat délétère d'où le sexe ne pouvait être absent. La femme l'exprime en des mots d'une crudité inouïe, dans lesquels pointe cependant une forme de désespoir : *Le corps à posséder, la bouche à mordre, les seins à pétrir, le sexe à fourrer, le cul à farcir et dieu sait quoi encore qui mijote dans votre imagination de vieux cochon ! Un seul objectif : exploser dans ma chair ! Boum !* Plus loin, l'homme dit : *Je te paie de mots, de caresses, de silence aussi. Et toi tu me rends la monnaie de ma pièce. Marché équitable.* A cela, la femme répond : *Mais marché tout de même.* Et elle ajoute encore ceci : *Il manque l'essentiel*.

La relation entre ces deux êtres, à maints égards, est troublante. Ainsi, lorsque l'homme déclare à la femme : *Je crois en ton corps créateur de la foudre et de l'éclair...* et que la femme répond en échos : *Je crois en ton sexe qui dévaste mon âme...,* comment faut-il interpréter cette double profession de foi ? S'agit-il d'affirmations blasphématoires ou, au contraire, d'une aspiration débridée et désespérée à l'absolu à travers les outrances de la chair (elle acquiert ainsi une dimension quasi spirituelle) ?

Autre personnage qui entre dans l'histoire, Kevin Kovac, un adolescent de bientôt quinze ans. Auteur d'un crime sordide, paraît-il, son cas ne laisse pas entrevoir la possibilité pour lui d'une mise en liberté sous contrôle judiciaire. Il est confié aux soins d'une psychologue. Le lecteur se demande pourquoi ce garçon, qui n'a apparemment aucun rapport avec la femme et l'homme, surgit tout à coup dans le récit. Ce n'est qu'à la fin

du livre qu'il comprend le pourquoi de sa présence. Kevin est un enfant de la banlieue pour qui la conscience du bien et du mal n'ont aucun sens. Dans sa vie, il n'a connu que la loi de la jungle et les jeux vidéo violents. Son irruption dans le roman renforce ainsi l'impression d'un monde à part, marqué par la misère matérielle et morale, l'absence de règles (quartiers de non droit comme on dit), monde qui est aussi celui de la femme et dans lequel le banquier semble vouloir à son tour plonger. La psychologue qui s'occupe de Kevin le perçoit comme un garçon intelligent, malin, roublard, débrouille. Elle parle *d'une intelligence dévoyée et peu structurée.* Tout en ajoutant cependant (quelle est la juste interprétation ?) *ou une intelligence hyperstructurée, normatée par les lois du clan, les règles du groupe, les rites quasi tribaux (tribals ?) qui ont cours dans la Cité Verte (verte, je rêve ! de qui se moque-t-on ?).* A propos, il est intéressant de noter que plus les cités sont laides et plus, par un souci de compensation, sans doute, les noms les désignant sont beaux et plaisants. Le fait est que Kevin est un être complexe, tour à tour *Séducteur. Retors. Attendrissant. Sincère quand ça le sert.* Comment cerner une telle personnalité, capable à tout instant d'échapper à la perspicacité de l'analyste la plus avertie et la psychologue avoue ne pas être insensible au comportement de sauvageon de ce garçon. Elle a même conscience qu'il la manipule. L'instinct, l'intuition l'emporteraient ainsi sur l'intelligence analytique, quelle révélation étonnante ! Le rapport de force entre les deux partenaires tourne donc en faveur du patient, tant sa force mentale en impose.

Quelques semaines après le début de l'aventure, la femme est retrouvée morte, assassinée dans son appartement. Peut-être est-ce là une fatalité déterminée par le caractère calamiteux du milieu ? Tout, dans cette affaire, pourrait accuser le banquier, mais il y a Kevin, retrouvé sur les lieux du drame, pris en flagrant délit et arrêté par la police. Est-ce lui l'auteur du forfait ? Gilbert Pingeon laisse le lecteur dans le doute. Quant au banquier, il n'est pas inquiété et il rentre chez lui, accueilli avec enthousiasme (mais avec quelles arrière-pensées) par sa femme. Il ne lui est demandé aucune explication. Dans ce monde-là, on ne s'épanche pas, les secrets sont refoulés pour que, extérieurement au moins, tout redevienne comme avant.

Le style, les mots, les expressions chez Gilbert Pingeon sont violents et s'entrechoquent avec brutalité. Ainsi, voici comment Kevin décrit la scène de son rapport charnel avec la femme assassinée : *Tringler, foutre, fourrer, baiser, se faire une touffe, niquer, se vider, je connais pas d'autres mots. Vous voulez pas que j'appelle cela de l'amour ?* L'auteur n'y va donc pas avec le dos de la cuillère. Ce langage n'est cependant pas gratuit, il est au contraire dicté par la nature des personnages et celle des circonstances.

En conclusion, un roman noir, sans espérance, une tentative pour un homme bien établi d'échapper au vide d'une existence terne et, pour finir, son retour à la case départ. (phw)

Editions de l'Aire, 2011 (199 pages)

Gilbert Pingeon : voir le compte rendu du roman «Léa» *figurant dans cette chronique..*

Fantômes, esprits et autres morts-vivants
Essai de pneumatologie littéraire

Daniel Sangsue

L'auteur de cet ouvrage alterne avec une belle régularité les livres de création, sous le pseudonyme d'Ernest Mignatte, et les œuvres savantes, celle-ci appartenant à la deuxième catégorie. Elle compte plus de six cents pages et est l'aboutissement de dix années de travail. L'intention de Daniel Sangsue est de donner une vue globale de ce thème dans la littérature, essentiellement celle du XIXe siècle. Il précise cependant qu'il n'était pas dans son intention, le sujet étant à ses yeux trop vaste et trop complexe, d'en donner une vue exhaustive.

«Fantômes, esprits et autres morts-vivants» est articulé en deux parties. La première traite de la problématique générale de la revenance. La seconde est constituée de monographies d'écrivains dont l'œuvre a été fortement influencée par les phénomènes paranormaux. Daniel Sangsue commence par énumérer les différents types de revenants que l'on rencontre, soit les esprits, par définition êtres désincarnés et invisibles, les spectres et les revenants en corps que sont les vampires. Il présente aussi les morts-vivants. Ceux-ci relèvent, selon lui, de deux catégories. Les premiers sont des êtres qui avaient été considérés comme morts alors qu'ils ne l'étaient pas. Inhumés dans la précipitation pour limiter, par exemple, le développement d'une épidémie, ils sont récupérés d'extrême justesse et apparaissent comme des revenants aux yeux de leurs contemporains. De tels faits exercent une influence très forte sur l'imagination des personnes sensibles qui en sont les témoins. Les seconds sont des personnes qui avaient disparu depuis plusieurs années et qui, tout à coup, ressurgissent dans leur milieu (l'auteur cite l'exemple du colonel Chabert de Balzac). Leur plus ou moins longue absence leur avait fait perdre le contact avec la

vie de leur communauté et, y revenant, ils s'y sentent étrangers. D'autre part, leurs proches, s'étant accoutumés à leur disparition, avaient pris l'habitude de vivre sans leur présence. Qu'ils réapparaissent tout à coup et cela provoque chez eux une gêne. Que l'on pense à la femme, persuadée que son mari était mort et qui a refait sa vie avec un nouveau compagnon. Daniel Sangsue distingue aussi les morts réincarnés. C'est le phénomène de la métempsycose : l'esprit ou l'âme d'un être passe dans un autre. A propos, lorsque Paul Valéry écrit : *Tout va sous terre et rentre dans le jeu,* se trouve-t-on en présence d'un fait de métempsycose ou s'agit-il d'autre chose ? La question mérite d'être discutée. En effet, le poète n'avait peut-être en tête que la simple transformation de la matière, mais peut-on refuser sans autre l'hypothèse selon laquelle ce phénomène implique aussi la présence de l'esprit ?

Il y a les ressuscités. L'exemple classique en est Lazare dans l'Evangile de saint Jean. Daniel Sangsue précise cependant que ce type de revenant ne présente pas grand intérêt pour la littérature. Une autre forme apparaît fréquemment sous l'aspect de la morte amoureuse. Celle-ci revient se manifester à l'homme qu'elle a aimé durant sa vie terrestre. Cette forme de revenance est une manière d'attester que l'amour est plus fort que la mort. Elle est aussi la manifestation de la relation trouble et ambiguë entre Eros et Thanatos. L'auteur mentionne aussi les âmes errantes. Ce sont des âmes qui n'ont pas encore trouvé le repos parce qu'elles ont peut-être une faute à expier, qu'elles sont tenaillées par un remords ou animées par un esprit de vengeance.

Daniel Sangsue observe que les phénomènes paranormaux ne sont pas uniformément répartis. Il constate, par exemple, que les personnes qui se prénomment Octave sont particulièrement réceptives, que les populations du Nord, probablement influencées par les légendes germaniques, par un environnement sombre et brumeux aussi, sont plus sujettes que celles des pays méridionaux à l'influence des revenants. Dans un cas, la violence de la lumière ne laisse rien dans l'ombre. Dans l'autre, le brouillard qui traîne, effaçant les lignes du paysage, lui donne ainsi un aspect inquiétant qui agit sur l'imagination. Les fous, les rêveurs sont aussi sensibles aux histoires de revenants. Ces derniers sont généralement des personnages de haute stature, ce qui explique l'ascendant qu'ils exercent sur les vivants. Lorsqu'ils parlent, ils le font avec une voix d'outre-tombre et ils se manifestent de préférence à minuit, peut-être parce que cette heure est le point de rencontre du jour qui meurt et de celui qui naît. Un esprit rationnel ne voit évidemment aucune relation obligée entre les deux choses, mais lorsqu'il s'agit de faits entourés de mystère, certains s'autorisent les hypothèses les plus hasardeuses.

Pourquoi les fantômes apparaissent-ils ? Les raisons en sont diverses. Ils le font pour annoncer l'avenir, être des messagers de mort, mais aussi parce qu'ils aiment ou au contraire détestent les vivants, enfin parce qu'ils

ont quelque chose à réparer ou des comptes à régler. Il y a aussi les fantômes intérieurs. Ils sont la conscience qui poursuit les êtres ayant commis des actes mauvais. L'exemple de Thérèse Raquin, dans le livre éponyme de Zola, vient ici à l'esprit.

La question fondamentale à poser est la suivante : les fantômes existent-ils réellement ou sont-ils le fait de phénomènes psychologiques et d'hallucinations ? L'auteur du livre a interrogé sur ce point des philosophes et des scientifiques, spécialistes des sciences humaines. Les premiers, esprits naturellement rationalistes et par nature sceptiques, sont circonspects à l'égard de ces manifestations. C'est le cas de Spinoza et de Kant. En revanche, Henri Bergson est moins catégorique. Il n'écarte, en effet, pas totalement l'existence de faits échappant, au moins provisoirement, à une explication scientifique. Peut-être comprendra-t-on mieux sa position nuancée si l'on se souvient que sa réflexion fait une place importante à la notion d'intuition, notion qui ne relève pas de la rationalité pure. En ce qui concerne les spécialistes des sciences humaines, il va sans dire que, à notre époque, ils ne peuvent, bien sûr, pas prendre au sérieux l'existence des revenants. En sera-t-il toujours de même ? C'est là une question à laquelle il est difficile et même impossible de répondre en l'état actuel des connaissances. L'impossible, nous le savons, n'est pas toujours sûr. En effet, si l'on considère la période comprise – Daniel Sangsue le relève – entre la deuxième moitié du XIXe siècle et le premier tiers du XXe siècle, on constate qu'elle a été marquée par des études auxquelles ont procédé des scientifiques sérieux. Les manifestations surnaturelles ont donc été, à un moment qui n'est pas si ancien, un objet de recherche. Ne le redeviendront-elles pas un jour ?

L'auteur aborde aussi cette question : pourquoi les phénomènes de revenance sont-ils aussi caractéristiques de la littérature du XIXe siècle ? Il précise tout d'abord que cette mode n'a pas affecté la littérature uniquement. Tous les arts, au contraire, ont été touchés par cette vogue ; ni la musique ni la peinture n'y ont échappé. Il s'agit donc d'un véritable fait de société. Pour l'expliquer, différentes hypothèses peuvent être émises. Par exemple, le rapport à la mort a changé. Alors qu'elle faisait naturellement partie de la vie jusque-là, la pensée du XIXe siècle tend à l'occulter. Mais, par un effet de compensation, ce que l'on s'efforce d'enfouir ressurgit sous la forme d'esprits et de fantômes (ce qui sort par la porte a tendance à rentrer par la fenêtre). D'autre part, des faits historiques comme les guerres de la Révolution et de l'Empire peuvent expliquer le retour de morts-vivants. De même, les victimes des épidémies de choléra étaient-elles véritablement mortes au moment où on les ensevelissait précipitamment ? De quoi imaginer des âmes errantes à la recherche d'un statut définitif. Enfin, il ne faut pas sous-estimer la mode. A l'époque, le thème est porteur et l'écrivain, soucieux du succès de son œuvre, se doit de l'exploiter.

Preuve en est que tous, qu'ils croient ou non en l'existence des esprits, utilisent abondamment cette matière.

La deuxième partie de l'essai est consacrée à des monographies d'écrivains représentatifs de ce courant. Victor Hugo croyait-il à l'existence des esprits ? On peut le supposer si l'on se réfère à la posture de mage qu'il affecte ostensiblement. Les revenants sont présents chez lui dans ses premiers romans déjà. Ils le sont encore dans « Les Misérables », « Les Travailleurs de la Mer », « L'Homme qui rit » et « Quatre-vingt-treize ». Dans « Les Travailleurs de la Mer », son héros, Gilliatt, constate que certains animaux marins sont pratiquement invisibles dans leur élément liquide, ce qui l'amène à poser la question suivante : puisque de tels êtres se rencontrent dans la mer, pourquoi n'en irait-il pas ainsi dans l'air ? Dans « Hernani », Don Carlos, devenu Charles Quint, interroge, dans le tombeau d'Aix-la-Chapelle où il repose, la figure tutélaire de Charlemagne. Il n'est pas étonnant que sa pièce « Les Burgraves » ait été un cuisant échec, qui l'a éloigné pour toujours du théâtre, les fantômes et le fantastique y sont en effet présents, mais à l'excès. Les séances de spiritisme auxquelles s'est livré le poète dans les années 1853 et suivantes renforcent encore l'idée selon laquelle il croyait à la possibilité d'entrer en contact avec l'esprit des morts, en particulier avec celui de sa fille Léopoldine, tragiquement décédée, mais aussi avec les grands esprits de l'humanité. On connaît, par des procès-verbaux, la manière dont se déroulaient ces scènes. Charles Hugo, le fils du poète, tenait le rôle de médium. Les esprits répondaient aux questions qu'il posait en vers hugoliens, ce qui laisse supposer que Charles avait la capacité de pasticher le style de son père. Ce dernier était-il dupe ? Voulait-il, par ce biais, renforcer sa stature de guide et d'être inspiré aux yeux du monde ? Que faut-il penser de l'entrée en communication avec l'esprit du poète André Chénier, à qui il aurait demandé d'achever et même de corriger certains poèmes jugés imparfaits ? Daniel Sangsue cite un article de Pierre Albouy, intitulé « Hugo fantôme », dans lequel le critique, entre autres choses, relève l'anachronisme de l'œuvre de Hugo à une époque où la poésie française s'était déjà engagée sur d'autres voies, ce qui faisait du poète, d'une certaine façon, un fantôme vivant. On peut aussi souligner qu'il a exprimé parfois des conceptions panthéistes, manière pour lui de dire que l'esprit est partout dans la nature.

Le cas de Théophile Gautier est intéressant à plus d'un titre. Il fut, on le sait, un défenseur enthousiaste de l'école romantique dans les années 1830, de ce romantisme privilégiant le pittoresque et la couleur locale. Il s'est ensuite orienté vers une conception plus stricte de la littérature, conception inspirée de l'art pictural et mettant l'accent sur la perfection formelle et l'impassibilité. Cette vision est contradictoire avec l'autre aspect de son inspiration. Georges Poulet, cité par Daniel Sangsue, prétend, en effet, que ce qui domine, chez Gautier, c'est sa hantise de la

mort. Le thème des revenants l'aurait habité sa vie durant. Il est présent dans plusieurs œuvres et on le découvre même là où on l'attend le moins, c'est-à-dire dans «Le Capitaine Fracasse», ouvrage inspiré par les grotesques de la première moitié du XVIIe siècle, notamment par Paul Scarron.

Daniel Sangsue s'est aussi intéressé de près à Charles Nodier, cet écrivain qui a joué un rôle si important dans les débuts du romantisme. Bien que rationaliste et voltairien, il a beaucoup pratiqué les fantômes et les vampires. L'auteur de l'essai s'est interrogé sur cette apparente contradiction à laquelle il est difficile de trouver une explication satisfaisante. Certes, il y a la mode que nous avons déjà évoquée, mais cela va peut-être aussi plus loin. L'être humain est si complexe que les forces obscures qui l'animent l'emportent parfois sur la raison la mieux affirmée. La reine Athalie, dans la tragédie éponyme de Racine, est une femme de pouvoir qui ne croit qu'aux réalités bien tangibles. Pourtant, il lui est arrivé, dans son sommeil, d'être épouvantée – notre auteur le souligne – par l'apparition du spectre de sa mère, Jézabel: *C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...* On peut aussi retenir cette réflexion de Nodier, citée par Daniel Sangsue: *Que sais-je, infortuné qu'ils appellent fou, si cette prétendue infirmité ne serait pas le symptôme d'une sensibilité plus énergique, d'une organisation plus complète, et si la nature, en exaltant toutes tes facultés, ne les rendit pas propres à percevoir l'inconnu.* L'essayiste émet donc l'hypothèse que certains êtres seraient mieux conformés que d'autres pour comprendre l'inconnu.

Tout autre est le cas de Gérard de Nerval. Celui-ci a fait le choix (est-ce un choix ou une fatalité?) du rêve et de l'inaccessible. Une nuit, il est ébloui par Adrienne, apparition fascinante. Il ne la rencontre qu'une fois, elle va l'obséder et il passera ainsi à côté d'un bonheur tout simple, celui représenté par la charmante Sylvie si bien adaptée, elle, à la douceur des réalités de la vie quotidienne. Il a ainsi, selon son expression, *lâché la proie pour l'ombre.* Nerval est aussi celui qui a écrit cette phrase si significative qui figure dans «Aurélia»: *C'est ici qu'a commencé pour moi ce que j'appellerai l'épanchement du songe dans la vie réelle.* Ce comportement du poète, Daniel Sangsue le traque dans les textes qui forment le volume des «Filles du Feu» Il est également dans les poèmes. Que l'on pense, par exemple, à *Puis une dame, à sa haute fenêtre, / Blonde aux yeux noirs en ses habits anciens...* Il ne s'agit naturellement pas ici d'un être réel, mais bien d'une figure idéale surgie du rêve.

Prosper Mérimée ne croit ni aux fantômes ni au spiritisme. Malgré cela, il a utilisé cette matière dans son œuvre et si, sur le plan religieux, il se déclare un mécréant absolu, il lui arrive, parfois, de laisser entendre qu'il est superstitieux.

Daniel Sangsue, on le sait, est un spécialiste averti de la vie et de l'œuvre de Stendhal. Il discerne parfaitement chez cet auteur la dualité du

rationnel et de la passion. Comme Mérimée, Stendhal est un esprit formé à l'esprit des Lumières. On peut cependant se demander s'il n'y a pas, chez l'un et chez l'autre une tendance profonde de leur nature qui les incline au mystère et à l'occultisme. A moins que cela ne soit, chez Mérimée au moins, ce que l'auteur de l'essai appelle *l'effet du discours,* soit un procédé littéraire qui doit *mettre momentanément l'incrédule dans l'état du lecteur ou de l'auditeur qui croit aux revenants*.

L'auteur consacre également des monographies à Champfleury, à Baudelaire et à Maupassant.

Pour conclure, relevons la somme impressionnante de références, la bibliographie en fait foi, qui distingue cet ouvrage savant. Malgré le caractère austère de la matière traitée, l'auteur sait, par une écriture agréable, rendre son livre aimable. Ce n'est pas le moindre de ses mérites. Notons encore qu'il est publié par un des plus prestigieux éditeurs parisiens. (phw)

José Corti, 2011 (620 pages)

Daniel Sangsue est professeur de littérature française à l'Université de Neuchâtel. Il est l'auteur d'essais : « Le Récit excentrique», «La Parodie», «La Relation parodique», «Stendhal et l'empire du récit», *et de romans : «* Le Copiste de Monsieur Beyle», «Ma tante d'Amérique», «Papiers de famille».

Des Lumières à la Révolution
Le Jura et les confins franco-helvétiques dans l'histoire

André Bandelier

Ce volume regroupe une trentaine d'études publiées par André Bandelier au cours de sa carrière. Il lui est offert par ses collègues et amis à l'occasion de son septantième anniversaire. Comme l'indique son titre, le livre est formé de deux parties. La première traite des Lumières et la seconde aborde la période de la Révolution et du Premier Empire. D'autre part, l'auteur s'est intéressé, le sous-titre le souligne, au Jura et aux confins franco-helvétiques, ce qui ne signifie pas qu'il ignore l'histoire générale, les Lumières étant un courant intellectuel et la Révolution un phénomène politique allant bien au-delà de la région jurassienne. En ce

qui concerne le Siècle des Lumières, André Bandelier se penche successivement sur différents aspects qui caractérisent cette période. Il s'intéresse, par exemple, aux réseaux constitués à travers l'Europe de précepteurs, de maîtres de français, de gouverneurs et de gouvernantes. Une telle organisation, pratique, facilitait la vie de ceux qui désiraient tenter leur chance ailleurs. Le fait de se recommander de personnes connues pouvait en effet ouvrir des portes qui seraient sans cela restées fermées ou rendues plus difficiles à ouvrir.

Au Siècle des Lumières, la langue française affirme sa prééminence en Europe. Elle est parlée dans les cours et par les gens de la bonne société en Allemagne, en Angleterre, dans les Provinces-Unies. Un écrivain de langue allemande aussi célèbre qu'Albrecht von Haller, par exemple, s'exprime en français dans sa correspondance avec un personnage de haut renom du monde intellectuel de l'époque, Jean-Henri-Samuel Formey, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Prusse. On cherche donc des précepteurs capables d'enseigner le français aux enfants des familles. Les candidats recherchés provenant de Suisse occidentale sont essentiellement de religion réformée. Ils ont une formation en théologie, certains même sont pasteurs consacrés. Ils doivent aussi maîtriser un français châtié, classique et se distinguer par l'élégance de leur accent. Ces exigences restreignent donc le choix des candidats aux Genevois, aux Vaudois et aux Neuchâtelois. Il y eut cependant des exceptions. Si les catholiques sont écartés, c'est certainement dû au fait que les régions d'immigration étudiées sont des régions de tradition réformée. Il est donc naturel qu'il en soit ainsi. André Bandelier fonde ses recherches notamment sur plusieurs correspondances, se réfère en particulier à une série de lettres écrites par un ressortissant de l'Evêché de Bâle, Théophile (Rémy) Frêne, né en 1760 et mort en 1803 ou 1804. Il est le fils du fameux pasteur Théophile Rémy Frêne, auteur du célèbre «Journal de ma vie». Il termine ses études de théologie à l'Académie de Berne où il est consacré ministre et entreprend ensuite une carrière de précepteur dans différentes régions d'Allemagne et en Angleterre. Constatation intéressante: comme la plupart de ses collègues, il n'a pas de formation pédagogique. A cette époque, la connaissance et la pratique de la langue française suffisent, mais l'on exige aussi fréquemment du précepteur qu'il soit capable d'enseigner d'autres matières, de dispenser une formation générale. Vers la fin du XVIIIe siècle, André Bandelier, s'appuyant sur divers documents, démontre que pour être au niveau des exigences du marché, comme on dit aujourd'hui, les maîtres doivent être capables d'enseigner aussi d'autres langues modernes. De simples maîtres de français, ils deviennent ainsi des maîtres de langues. D'autre part, il y a des enseignants de différents niveaux et conditions. André Bandelier fait notamment la distinction entre le gouvernorat féminin, le préceptorat domestique et le gouvernorat princier. Il va sans dire que ce dernier est le plus prestigieux. Il peut en effet constituer

un tremplin pour accéder à de plus hautes destinées, ce qui est fréquemment l'ambition des candidats à l'enseignement. En réalité, peu nombreux sont ceux qui réussirent dans leur entreprise, leurs qualités intellectuelles ne suffisant pas à compenser la différence de classe sociale. L'auteur signale cependant l'exemple de Nicolas Béguelin, précepteur du futur Frédéric-Guillaume II et qui devint membre, puis directeur de la classe de philosophie de l'Académie de Berlin. Par la suite, il fut même anobli par son ancien élève.

André Bandelier s'est aussi intéressé à des documents conservés de la Société typographique de Neuchâtel (STN). Il y trouve de précieux renseignements : vie quotidienne, population, économie, moyens de communication, habitudes de lecture. Cette dernière, dans nos contrées, n'est pas le domaine réservé des seuls ecclésiastiques. Les horlogers, les négociants achètent eux aussi des livres. Leurs goûts les portent à donner la préférence aux nouveautés et aux livres utiles. Ils ont donc le souci, comment s'en étonner, d'améliorer les conditions pratiques de leur existence. Les pasteurs ne limitent pas leur curiosité au seul domaine de la théologie. Ils s'intéressent à tous les domaines de l'esprit : philosophie, histoire, géographie, littérature. Il en est au moins un qui n'hésite pas à rechercher l'œuvre de Bourdaloue car, déclare-t-il, *il n'est point mal de consulter quelquefois ce jésuite pour haranguer des huguenots.* Est-ce, de sa part, le souci de pratiquer l'œcuménisme avant l'heure ou simplement le moyen de fourbir ses armes pour mettre en pièces les arguments développés par le prédicateur catholique ?

Un long travail est consacré à la genèse d'une œuvre qui dut avoir un certain retentissement à l'époque, « Le Droit des gens » dont l'auteur est un aristocrate neuchâtelois, Emer de Vattel. A propos de ce livre, André Bandelier écrit ceci : *Les théoriciens ont plutôt dénoncé le manque d'originalité de Vattel, zélateur de la monarchie constitutionnelle et hostile à la théorie absolutiste ; tandis que les praticiens, les diplomates, ont accordé une place de premier ordre à l'ouvrage, notamment au XIXe siècle et dans le monde anglo-saxon.* Selon les convictions des uns et des autres, on le voit, les idées de Vattel ont été ou encensées ou rejetées.

Dans l'article de l'« Encyclopédie » consacré à Genève, d'Alembert prétend que les pasteurs de la ville auraient pris leurs distances par rapport à la foi chrétienne, qu'ils n'auraient *d'autre religion qu'un socinianisme parfait* et André Bandelier ajoute, pour expliquer cette affirmation, qu'*ils seraient trop éclairés pour croire encore à l'éternité des peines et à la divinité du Christ et* qu'*ils ne se distingueraient du déisme que par le respect pour J.-C. et pour les Ecritures.* Quel crédit faut-il accorder à de telles assertions ? Des lettres, antérieures à la publication de l'« Encyclopédie », écrites en 1742 à Formey par un jeune pasteur, Jean Peschier, laissent supposer que des doutes se manifestent dans certains milieux ecclésiastiques sur des points fondamentaux de la religion chrétienne.

Peschier déclare en effet:... *je ne ferai jamais profession de croire autre chose que ce que je pense en effet, et je n'ai point encore pû prendre parti sur certaines matières que les orthodoxes regardent cependant comme fondamentales, ce sont des ténèbres impénétrables pour moi.* De tels propos sont révélateurs de l'état d'incertitude, pour ne pas dire plus, dans lequel se trouve à ce moment-là son auteur. Il ajoute cependant, non pour nuancer ses propos, mais pour ménager, semble-t-il, l'ordre établi car, dans cette perspective, le scepticisme ne peut être officiellement proclamé: *Nous jouissons ici, Dieu merci, de la plus heureuse liberté, chacun pense avec liberté et modestie entre gens du métier point de mystères ni de dissimulation, et avec le peuple toute prudence imaginable.* André Bandelier précise:...*de nouvelles générations de ministres y ont été formées* (à Genève) *dans un esprit de modération, mais manifestent aussi une grande insécurité dogmatique.* Il relève en outre que le pasteur Frêne, dans son «Journal de ma vie» avoue avoir eu *une courte période de déisme après la consécration qui laisse tout de même des traces sous la forme de récurrentes incompréhensions face aux insondables desseins de la Providence...* Dans l'important débat entre science et religion, chez les pasteurs genevois, il semble que se dégage la conviction de l'absence de contradiction entre les deux domaines, les découvertes de la science ne remettant pas fondamentalement en cause les affirmations de la Révélation: *les lois de la nature sont elles-mêmes la manifestation de la providence divine et elles ne continuent à fonctionner qu'en raison de la volonté constante de Dieu.* En d'autres termes, on fait bien ici la distinction entre la science qui s'intéresse au comment des choses et la foi qui remonte à l'origine.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire des confins franco-helvétiques sous le Consulat et le Premier Empire. Nous allons nous contenter, dans le cadre de ce compte rendu, d'aborder quelques-uns seulement des thèmes étudiés par l'auteur. Tout d'abord, André Bandelier est un tenant de la conception selon laquelle, en matière de recherche, il faut privilégier l'étude de l'histoire régionale, condition indispensable à la compréhension de l'histoire générale. Cette démarche permet en effet d'être au plus près de la vie, des mœurs, du fonctionnement des institutions. Les recherches faites notamment à Neuchâtel, Porrentruy et Montbéliard démontrent que le sort des populations de ces régions, les modifications institutionnelles qu'elles ont subies pendant cette période, sont fortement liés à la Grande Nation. La présence française – les journaux personnels de l'époque l'attestent – n'a pas toujours été perçue positivement. On supporte difficilement la conscription; elle est subie et non acceptée. On est donc loin de la vision idéaliste d'une France apportant la liberté aux peuples opprimés par les monarchies de l'Ancien Régime. Cependant, la présence française a laissé de profondes empreintes, notamment dans l'ancien Evêché de Bâle où les populations, devenues

bernoises en 1815, revendiquent à leur profit, par exemple, le maintien du code civil Napoléon.

Intéressantes sont les descriptions – très détaillées – des fêtes républicaines qui vont se transformer ensuite en culte de la personnalité de Napoléon. Elles ne suscitent, semble-t-il, qu'un enthousiasme mitigé dans nos populations pour lesquelles elles avaient un caractère artificiel. Pleine d'enseignements aussi est la création des arrondissements de communes. Il s'agissait d'un échelon administratif intermédiaire, d'un relais entre le département et la commune. Delémont et Porrentruy furent les chefs-lieux de deux arrondissements du département du Haut-Rhin. Celui de Porrentruy comprenait, outre l'Ajoie, le Clos du Doubs, les Franches-Montagnes et le pays de Montbéliard. Celui de Delémont englobait le reste de l'Evêché, catholiques et réformés confondus.

L'étude consacrée au profil des notables napoléoniens dans les pays suisses réunis à la Grande Nation est instructive. Elle révèle des caractéristiques qui sont encore d'actualité dans la France d'aujourd'hui. Par exemple, le cumul des mandats était monnaie courante, les hommes en place l'étaient pour une longue période. Pour ce qui était de leur formation, les notables étaient fréquemment juristes, le phénomène était, paraît-il, notamment observé à Porrentruy. On constate ainsi à quel point certains comportements peuvent perdurer à travers les années. Bons ou moins bons, ils sont l'expression de la culture d'un peuple.

Chacune des deux parties est précédée d'un texte d'introduction, l'un de Philippe Terrier, vice-recteur de l'Université de Neuchâtel, l'autre de François Jequier, de l'Université de Lausanne.

Il faut saluer cet ouvrage qui a, d'une certaine façon, valeur de bilan – pas définitif, il faut l'espérer, l'auteur ayant encore des ressources à exploiter. D'autre part, André Bandelier appartient à la catégorie des historiens qui ont le souci de la qualité de l'écriture française et cela aussi mérite d'être souligné. (phw)

Editions Alphil-Presses universitaires suisses, 2011 (484 pages)

André Bandelier est né en 1940, à Perrefitte. Il a enseigné la langue et la civilisation françaises à l'Université de Neuchâtel. Sa thèse de doctorat en histoire administrative et sociale est consacrée à « Porrentruy sous-préfecture du Haut-Rhin *». Récemment, il a publié «* Des Suisses dans la République des Lettres *» et, en collaboration avec Frédéric S. Eigeldinger*, « Lettres de Genève (1741-1793) à Jean-Henri-Samuel Formey ».

De l'air volé
Fragments d'un art poétique

Pierre Voélin

Le livre de Pierre Voélin n'est pas un art poétique comme les autres. Il ne décrit pas, comme le font les traités techniques, les caractéristiques des différents genres et formes illustrés par les œuvres du passé. Ce qui intéresse l'auteur au premier chef, c'est la fonction du poète – éminente selon lui –, sa place parmi les hommes de son temps. Sa vocation est de témoigner, d'être la mémoire et la conscience, même, lorsqu'il le faut, la mauvaise conscience. Il cite à cet égard la phrase prononcée par Saint-John Perse dans son discours de réception du prix Nobel de littérature, en 1960 : *Et c'est assez, pour le poète, d'être la mauvaise conscience de son temps,* d'où les références constantes de Pierre Voélin à la Shoah, au goulag et autres génocides qui ont ensanglanté l'humanité au XXe siècle. La poésie, pour lui, s'apparente donc à un sacerdoce. Loin de n'être qu'un simple jeu de l'esprit, elle a pour vocation d'être au plus près du réel, fût-il le plus sordide. Une telle exigence suppose donc chez l'auteur rigueur, rectitude et refus de toute compromission, volonté aussi de prendre ses distances d'avec le monde artificiel du système médiatique qui vit dans le seul présent, passe sans transition d'un sujet à l'autre au gré des événements. Y manque trop fréquemment la mise en perspective et la hiérarchisation. En outre, le poète doit se tenir à l'écoute des choses, ne se contenter jamais de les subir confortablement installé devant son écran de télévision. Cette volonté d'être au cœur de la réalité, Pierre Voélin l'illustre par une phrase tirée d'une lettre de Paul Celan dans laquelle ce dernier écrit *ne pas vouloir faire de différence entre un poème et une poignée de main.* Curieuse association, mais en est-il de meilleure pour exprimer la fraternité telle qu'il la rêve ? Cette fraternité, d'ailleurs, il la voit allant au-delà du monde visible. Elle rejoint celui des défunts qu'il évoque sur un ton d'une délicatesse infinie et d'une ferveur indicible : *Accompagner les morts, aider à leur ensevelissement, redéfinir les liens que nous pouvons avoir avec eux, les pleurer, les écouter quand ils auraient encore quelque chose à nous dire – ce qu'ils n'auraient pu faire de leur vivant –, écouter par-delà le silence le murmure des morts dans leur joie ou leurs ténèbres, cela, l'immémorial de la poésie.* Mais, ne nous y trompons pas, la poésie de Pierre Voélin refuse l'emphase, l'excès des mots et des images. Dans son esprit, en effet, l'essentiel ne peut se dire que dans la sobriété. On lit : *Ne plus jamais se payer de mots. Ne plus s'enchanter des mots. Guérir enfin de cette maladie, si contagieuse, de tous les Aragon du siècle.* Il est vrai qu'Aragon est un poète flamboyant, excessif peut-être parfois, mais admettons aussi qu'il a écrit d'admirables poèmes, de ceux qui enchantent

et restent à jamais dans les mémoires. Ce n'est pas la moindre de ses qualités. On lit aussi, à propos des surréalistes : *Que nous reste-t-il des jeux surréalistes ? de ce merveilleux amusement qui prétendait renouveler la vie ? Une ligne de défense de l'esprit que la réalité de la guerre a eu tôt fait d'exploser...* L'auteur ajoute : *Apre est le réel.* A un autre moment de l'histoire n'a-t-on pas entendu le slogan : *changer la vie ?* L'expérience quotidienne a ramené les choses à de plus modestes et plus justes proportions. La poésie, c'est aussi la nécessité de la solitude. Le poète a beau être accompagné de ses *frères humains,* s'appuyer sur les leçons d'un maître, les dernières marches, les derniers degrés, il lui appartient toujours de les accomplir seul : *Le passeur (l'homme qui aura proposé la route, chemin pierreux, sentier de viorne ou telle trace, à peine marquée, sur des schistes, celui qui a pris le risque de vous emmener jusque-là, dans les parages de cette frontière) à cet instant, justement vous lâche.* La poésie est aussi, pour Pierre Voélin, compassion. Il illustre cette vertu par le geste de Véronique qui, selon la tradition, sur le chemin du calvaire, essuie la face douloureuse du Christ.

A lire « De l'air volé » on éprouve le sentiment que, pour Pierre Voélin, la poésie ne commence en France qu'avec Baudelaire, et surtout Rimbaud, ce dernier ayant brûlé sa vie, étant totalement impliqué dans son œuvre. Tout ce qui précède, en revanche, lui semble appartenir à l'artifice littéraire et ne compte pas. On note aussi que ses références sont souvent des œuvres écrites en des langues étrangères : Ossip Mandelstam, Paul Celan, déjà cité, Emily Dickinson, Vladimir Holan, Gerard Manley Hopkins, Umberto Saba, Antonio Porchia, Johannes Bobrowski, etc. A croire que ceux-ci sont mieux qualifiés, sans doute parce que placés dans des conditions extrêmes, pour exprimer les malheurs du siècle, ainsi que ses aspirations et ses sentiments profonds.

L'hommage rendu à René Char, découvert à l'adolescence et jamais renié depuis, retient l'attention. Il parle *de la parole hiératique de René Char.* L'adjectif ici utilisé frappe par sa justesse, notamment si l'on songe aux *Feuillets d'Hypnos* qui sont peut-être le meilleur de l'œuvre du poète de l'Isle-sur-Sorgue. Sont évoqués l'austérité du personnage, sa fierté silencieuse, le caractère désintéressé de son engagement, son refus hautain des idéologies. Pierre Voélin dit :... *on le voit, rien de décoratif.* Ce dernier mot vaut à lui seul tous les compliments.

Si notre auteur ne pratique pas la versification régulière, il n'en est pas moins très attentif à la forme en poésie, conscient qu'elle est inséparable du fond et que c'est à la forme que le poème doit sa qualité d'œuvre d'art. Il écrit : *A l'intérieur de la langue que le poète travaille (travail de recherche sonore, rythmique, prosodique, syntaxique, lexicale, dans la quête des équilibres subtils et des ruptures signifiantes, la valeur expressive jamais indépendante de la signification).* Tout est ainsi dit : les *équilibres subtils,* mais mis au service *de la signification.* Etant donné la

nature de la poésie – elle relève du domaine de la fulgurance –, le poème ne peut être que bref. Pierre Voélin rejoint sur ce point André Suarès pour qui elle n'est pas dans l'épopée, laquelle relève du récit et non de la parole ineffable : *Acte de l'intériorité qui se saisit dans la flamme incertaine de l'instant, le poème est toujours bref, une pure commotion...* Le livre se termine par un hommage au poète russe Ossip Mandelstam à qui il voue un véritable culte, parce *qu'il est celui qui a osé regarder la Terreur en face et lui crier son nom.* Il ajoute : *Seul ou peu s'en faut à reprendre en sous-œuvre la vérité masquée du siècle.*

Nous ne résistons pas au plaisir de citer, pour terminer cette présentation, l'admirable image que voici :... *alors que le vent des plaines plisse et déplisse les pages et les pages d'un blé infini, sans bord, confondu avec les quatre horizons.* En quelques mots, l'immensité des plaines russes et ukrainiennes se déroule, somptueuse sous le regard du lecteur ébloui.

L'écriture de Pierre Voélin, la démonstration en est faite une fois de plus, se tient en permanence sur les hauteurs, est ascétique et longuement mûrie. (phw)

Métis Presses, 2011 (102 pages)

Pierre Voélin, né en 1949, est l'auteur de nombreux recueils de poésies, parmi lesquels «Sur la mort brève», «La nuit osseuse et Lierres», «La lumière et d'autres pas», «Les bois calmés *et* «Dans l'œil millénaire». *Il a par ailleurs publié un volume de proses :* «La nuit accoutumée».

Silves

Alexandre Voisard

Selon le «Petit Robert», le mot «silves», n.f.pl., signifie petit poème léger, d'inspiration variée, ayant un air d'improvisation. Mais, ne nous y trompons pas, les silves d'Alexandre Voisard savent aussi trouver le ton de la gravité. «Silves» est un petit recueil très soigné, limité à deux cent douze exemplaires imprimés sur vélin d'Arches. Aux haïkus du poète (il privilégie de plus en plus la forme ramassée) répondent les très belles estampes de Claudine Hildbrand-Leyvraz (elles déclinent toutes les nuances qui vont du bleu au gris et même au blanc). Les vers, courts, lestent les poèmes de grâce et de légèreté. On remarque aussi l'absence totale de ponctuation. Les images et associations les plus inattendues éclatent à chaque page. Mais, de toute urgence (une expression chère à l'auteur), il faut aller au texte.

Le bourgeon, déjà présent au cœur de l'hiver, est toujours là, transformé, lorsque, l'été venu, s'épanouit le fruit. Il n'y a donc pas rupture, mais continuité, d'où l'invitation du poète à s'en souvenir au moment où, dans le creux de l'hiver, tout en apparence semble définitivement mort : *Au cœur du fruit / chante le bourgeon / de janvier / souviens t'en quand / la neige vient lécher / ta tempe.* On note, expressions heureuses, que le bourgeon *chante* et que *la neige vient lécher ta tempe,* alors qu'elle pourrait se contenter de recouvrir la terre.

Pour le commun des mortels le jour tombe (sensation visuelle). Ce n'est pas le cas pour Alexandre Voisard qui écrit : *Vous entendrez à peine* (sensation auditive) */ tomber le jour / vous accourrez / pour épeler / le mot Crépuscule.* Est-ce pour saisir et retenir ce moment magique du crépuscule que le poète dit *vous accourrez* ? Quant à *l'épeler*, n'est-ce pas là le moyen de se l'approprier, d'en garder mieux encore le souvenir?

Le chant est partout présent dans le livre. Il l'est même dans les poèmes où le mot n'apparaît pas. C'est comme une respiration, une nécessité, un émerveillement, le signe de l'osmose entre la personne et la vie qui éclate partout dans le monde. On lit : *Chante / comme le brocart aux abois / dans la difficulté du souffle / chante l'or de l'ortie / misère sublimée.* Le brocart a beau être *aux abois,* tout pendant qu'il conserve le moindre souffle de vie, il chante et, par la seule vertu du regard posé sur elle par le poète, la très modeste ortie devient *l'or de l'ortie* (allusion peut-être aux fleurs ternes pourtant qui la couronnent), ce qui expliquerait le dernier vers, soit : *misère,* mais... *sublimée.*

Le thème du chant apparaît aussi dans les cinq vers que voici. Le poète y célèbre une union qui n'étouffe pas, mais participe au contraire pleinement à l'épanouissement : *Elle disait / Chante / cette union / qui nous déborde / sans nous ensevelir.*

Si le lecteur n'a jamais entendu «chanter» une allumette (ce n'est assurément pas une expérience banale), il en aura au moins une idée à la lecture des quatre lignes suivantes : *Saurez-vous chanter / comme l'allumette / à l'instant où / s'approche la bougie?* Le feu de l'allumette est comparé ici, non à un spectacle visuel, mais musical, à un chant. La forme interrogative de la phrase amène l'auteur à déroger à la règle qu'il s'est fixée de ne recourir à aucun signe de ponctuation.

Le merle est souvent présent dans la poésie d'Alexandre Voisard. En témoignent ces quelques vers dont le dernier dégage un ton que l'on devine un brin désabusé : *J'envie ta vie / dis-je au merle / ton chant / vaut le mien / ma vie parfois / déchante.* La perfection instinctive du chant de l'oiseau est saluée à l'égal de celle, consciente, réfléchie et travaillée, du poète.

Nous disions plus haut que l'inspiration de l'auteur savait atteindre sans peine le ton de la gravité. En voici l'illustration. Quelques mots suffisent pour dire toute la noblesse de l'humaine condition. Lisons et

surtout écoutons : *L'abîme / est insondable / l'azur / est infini / Cherche encore.*

Voici un poème dont la grâce et la délicatesse enchantent : *L'arbre au matin / s'ébroue / dans la gratitude / de la rosée / Il ferait dire Je t'aime / au moindre / de ses rameaux / dont la lippe / s'égoutte.* Chacun l'éprouve spontanément, comme une évidence : il est bien et surtout juste que l'arbre *s'ébroue,* c'est sa façon d'exprimer sa *gratitude* à *la rosée* qui, en se posant chaque jour sur lui le régénère.

De tous les poèmes de cette œuvre de poésie, celui-ci est le plus proche de la forme du haïku classique : *Un scarabée / te montre le che-min / prends ton temps*.

Le recueil s'achève sur une belle formule : *entre chien et loup.* Elle évoque à la fois la sérénité et la mélancolie que dégage le crépuscule : *Et que parole d'effraie / soit dite en passant / entre chien et loup.*

Un vrai et subtil plaisir de lecture, un plaisir accru encore par la beauté des estampes de Claudine Hildbrand-Leyvraz. (phw)

Couleurs d'encre, 2011 (48 pages)

Alexandre Voisard : voir la notice qui suit le compte rendu de «Le poète coupé en deux» *dans la présente chronique.*

La balade de Séprais

Marisol Diz

Tout comme les deux ouvrages artistiques présentés dans les *Actes 2011,* le présent livre consacré à la balade de Séprais, de par son contenu et ses auteurs, peut aisément tenir sa place ici. On peut en l'occurrence saluer la publication d'un ouvrage qui manquait.

En effet, chacun dans le Jura et ailleurs a certainement entendu parler de «la balade de Séprais» mais peu savent en réalité ce que couvre cette formule mystérieuse. De quoi se constitue le parcours, combien d'œuvres peut-on y découvrir, quels sont les artistes, comment ont-ils été choisis? Autant de questions auxquelles l'ouvrage apporte les réponses attendues.

A travers une présentation agréable et aérée que l'on doit à Matthieu Cortat, jeune graphiste jurassien, cet ouvrage présente quelques aspects originaux qu'il vaut la peine de relever. En particulier les pages anthracites séparant chaque chapitre ainsi que le poster de présentation, qui une fois plié devient jaquette de l'ouvrage.

Dans sa préface, Daniel De Roulet situe l'art jurassien dans ses enjeux et les aléas historiques traversés durant le XXe siècle. Du Fritz des Rangiers érigé en 1923 pour l'éternité à la fondation du canton du Jura en 1974 et à la destruction de ce symbole helvétique, on y apprend aussi que l'art peut être éphémère et parfois laisser la nature reprendre sa place en englobant l'œuvre des hommes...

L'avant-propos de Michel Hänggi, historien de l'art, met d'emblée en place les ambitions de l'ouvrage au sein de la collection «L'art en œuvre» et cerne les grandes lignes qui conduiront à en faire un ouvrage de référence pour la génération des futurs critiques du développement de l'art dans notre coin de pays.

Sous la plume de Marisol Diz, elle aussi historienne de l'art, on peut suivre en introduction un résumé fort bien documenté de l'évolution des techniques de sculptures entre les siècles précédents et le XXe siècle.

L'auteure pose le cadre indispensable pour saisir vraiment la place de la sculpture dans l'art moderne et le tableau ainsi brossé apporte les clés nécessaires à l'amateur pour qu'il puisse inscrire dans un contexte social, culturel, etc. les sculptures parfois fort déconcertantes qui jalonnent la balade.

Cette introduction permet aussi d'appréhender comment les possibilités techniques modernes et les matériaux du XXe siècle (soudure, collages, fer, matériaux de récupération, matières synthétiques, etc.) ont ouvert des champs d'activités interdits aux plasticiens des siècles antérieurs, et comment la sculpture traditionnelle a été bouleversée. Enfin, on découvre comment l'art tridimentionnel et monumental, limité à de rares œuvres de célébrations ornant les lieux publics, a pu sortir des musées pour partir à la conquête de l'extérieur, jusqu'au long des chemins et en pleine nature! C'est ainsi que l'on découvre progressivement diverses facettes qui nous guident dans la découverte du sentier des sculptures.

Dans la seconde partie de l'ouvrage on peut suivre avec grand intérêt comment s'est concrétisée une idée aussi utopique que folle et qui avait germé dans la tête de Liuba Kirova, animatrice avec Peter Fürst de la galerie de Séprais. L'originalité de ce parcours en plein air tient à ce que les œuvres sont réalisées essentiellement en matériaux de récupération, n'empêchant pas la créativité des artistes de s'exprimer à partir de restes on ne peut plus triviaux. On découvre aussi avec intérêt comment en pratique se déroulent les deux semaines consacrées par les artistes à la création d'une œuvre.

Il serait difficile de concevoir un ouvrage décrivant des œuvres d'art sans y trouver une option visuelle très forte. Trois photographes ont été retenus pour assurer le volet très important (près de quatre-vingts pages) qui constitue le corpus de l'ouvrage.

Toutefois on peut se demander dans quelle mesure on peut restituer photographiquement une œuvre tridimensionnelle. Présente-t-on une

sculpture dont on ne verra qu'une face, et de plus à travers le filtre ou la personnalité du photographe. Ainsi, croit-on nous montrer un Tchapkanov, un Gerber, un Lovy ou un Fürst; mais ne voit-on pas plutôt une Nadia Gagnebin, un Voirol ou un Siegenthaler exprimant leur talent d'observateur professionnel avec la subjectivité induite par le point de vue adopté et l'éclairage ou le moment de la journée choisis. Là réside la difficulté de donner des sculptures à voir et les auteurs sont tombés (assurément en toute conscience) dans ce piège incontournable. Si l'on avait voulu garantir une forme d'objectivité, il n'aurait fallu retenir qu'un photographe qui aurait pris l'option de choisir un point vue et un éclairage identiques pour toutes les œuvres.

Cette difficulté a été cependant habilement contournée en donnant délibérément aux trois photographes le mandat de réaliser un portfolio personnel, ce qu'ils ont mis pleinement à profit, donnant à l'amateur d'art un très bel ouvrage qu'il feuillettera avec plaisir.

Le portfolio de Nadia Gagnebin donne à voir à travers son filtre artistique les images fortes qu'elle a retenues en parcourant la balade. On trouve là ses émotions, ses mises en scène particulières à chaque œuvre, tantôt en pleine lumière, tantôt à contre-jour, au crépuscule comme à l'aube... En mettant l'accent sur l'intégration des sculptures dans le milieu naturel, elle a fait œuvre de photographe; le lecteur partagera son ressenti.

Dans le même esprit d'expression personnelle, Géraud Siegenthaler a opté pour une belle série de vues en noir-blanc, très graphique et pleine de subtilités de gris que la qualité mate et absorbante du papier ne sert pas.

Pour accrocher le spectateur et l'entraîner à sa suite dans la découverte des œuvres qui l'ont inspiré, Xavier Voirol joue sur des ciels agités ou limpides, des éclairages crépusculaires ou nocturnes et sur les cadrages insolites avec lesquels il aime «cuisiner».

Dans le dernier chapitre consacré aux commentaires d'œuvres, on rencontre la partie la plus didactique de l'ouvrage où sont livrées quelques clés qui permettent de déchiffrer des installations ou des assemblages déroutants qu'on ne qualifierait pas a priori d'œuvres d'art. Le choix des travaux des onze sculpteurs analysés est judicieusement opéré puisqu'il permet d'appréhender des options artistiques, des expressions très personnelles et des genres divers.

L'ouvrage s'achève sur un catalogue plus classique qui illustre et commente les soixante-quatre œuvres de la balade. Même si la carte du parcours figure dans l'ouvrage, le puriste regrettera toutefois l'absence d'un tableau alphabétique des artistes qui ne figure qu'en jaquette, sous diverses formes et en très petits caractères.

Si les écrits fixent définitivement les choses, dans le cas du présent volume de «L'art en œuvre», ce sont les choses présentées qui sont éphémères (certaines sont constituées de matériaux périssables tels que papier, paille, bois, etc.) et vouées aux aléas de notre météorologie. L'actualité

du livre restera donc plus liée à la description de l'état d'esprit et à la philosophie qui ont conduit les initiateurs qu'aux œuvres elles-mêmes, qui, à l'instar de notre civilisation, passent plus ou moins rapidement en cédant leur place à d'autres créations.

Cet ouvrage surmonte avec brio le défi imposé par le risque d'être déjà dépassé au moment de sa sortie. (jch)

Marisol Diz est historienne de l'art et enseignante. Elle vit à Lausanne.

Sylvère Rebetez, peintre de la couleur

Marie-Hélène Miauton

A l'occasion du septante-cinquième anniversaire de Sylvère Rebetez, sous la plume de Martin Choffat[a], les *Actes* de la Société jurassienne d'Emulation avaient souligné l'événement. Cette année, afin de célébrer cette étape de la vie, le peintre de Fornet-Dessus étrenne un livre qui lui est consacré.

Sorti de presse en août 2012, l'ouvrage retrace ses quarante ans de carrière en tant qu'artiste indépendant. En une dizaine de pages, l'auteure dresse une biographie concise, passe en revue la place de Rebetez dans la peinture jurassienne et commente son style avec pertinence. Un texte de Christine Salvadé, «Paysage intérieur», sert de conclusion lyrique à l'ouvrage.

Mais l'essentiel de l'opus, sur près de cent pages, consiste en un livre d'images. Celui-ci présente plus de nonante peintures légendées avec le titre, les dimensions du tableau et l'année de création. Une teinte brun-anthracite sert de fond aux reproductions entourées d'un cadre blanc. Si cette présentation assure une unité indéniable, on peut lui reprocher d'empâter quelque peu les tableaux. Et pour compléter le panorama des travaux de Rebetez, on découvre en fin d'ouvrage quelques esquisses, études et affiches créées entre 1985 et 2002.

D'autre part, de nombreuses pages portent des citations en rapport avec les tableaux. Durant son parcours, celles-ci ont assurément pris sens aux yeux de l'artiste. On en trouve sur la neige et les saisons, l'arbre, les

plantes, la rose, la couleur et la musique, l'homme, le voyage, les astres et le temps... tous thèmes favoris ayant inspiré l'homme et nourri l'œuvre.

Sylvère Rebetez n'a jamais aimé l'école, aucune école, hormis celle de son village qu'il rachète en 1967, inconsciemment peut-être, selon Madame Miauton[b], pour la détourner de sa fonction ! C'est cette liberté d'autodidacte, conservée intacte grâce à une ténacité sans faille, y compris quand le doute l'assaille, qui le guide dans la quête de sa personnalité artistique. Celle-ci se reconnaît immédiatement tant ses peintures sont empreintes de vivacité instinctive, de nuances aux dominantes vertes et grises, posées en empâtements vigoureux. La surface picturale se caractérise aussi par les éclats de blanc qui jouent avec, tracés d'un seul élan, de durs traits foncés. Ceux-ci rythment la composition, lui infligeant des ruptures, lui donnant du nerf et scandant les staccati avec harmonie, bref, en tuant toute mièvrerie.

Ainsi transparaît l'essence de l'homme, entier, torturé et sans concession, attaché à son terroir par naissance, mais aussi par sa participation au combat contre l'implantation d'une place d'armes aux Franches-Montagnes. C'est d'ailleurs à cette occasion qu'il a fait connaissance de Coghuf, ce peintre bâlois ayant adopté la région et qui a marqué toute une génération de peintres jurassiens, dont Rebetez.

Ce parcours, construit en dehors des filières académiques et marqué par le caractère parfois irascible de l'artiste lui a d'ailleurs valu un véritable ostracisme de la part des instances culturelles cantonales, elles qui ont constitué une collection représentative de la production picturale jurassienne sans aucune toile de Rebetez[1] ! Celles-ci souffraient du handicap de plaire (trop) au public.

C'est donc le monde et le parcours d'un artiste en marge de l'officialité, mais qui a trouvé un auditoire nombreux, que raconte et donne à voir l'ouvrage de Madame Miauton ; couronnant quarante années de travail, il répond (enfin diront d'aucuns) aux souhaits de ceux qui attendaient un tel panorama. Le vide est maintenant comblé et il en résulte un beau livre au format oblong... à feuilleter sans ménagement. (jch)

Marie-Hélène Miauton est chroniqueuse dans un quotidien romand. Elle vit dans le canton de Vaud, s'intéresse aux peintres suisses qu'elle collectionne.

NOTES

[1] Au moment de la publication, deux peintures de Sylvère Rebetez figurent à l'inventaire cantonal.

BIBLIOGRAPHIE

[a] CHOFFAT, Martin : *Actes* de la Société jurassienne d'Emulation, 2012 (p. 239-247)
[b] MIAUTON, Marie-Hélène : Sylvère Rebetez, peintre de la couleur, Impr. Roos SA, 2012.

L'Envol
Fragments de langue paternelle

Edouard Philippe Höllmüller

– Dis papa, tu me parles un peu de ton père ?

C'était en Inde, entre deux vols de parapente, c'était au bord d'un océan où tout se fond et se confond, où tout s'apaise dans l'acceptation des choses. C'était une demande recevable : raconter son père à son fils, de prénoms homonymes. (p.8)

Voilà le pré-texte de L'Envol, récit bouleversant qui plonge au cœur de l'enfance d'Edouard Höllmüller pour exhumer *sur le tard* (à plus de septante ans) le visage et la langue d'un père « oublié » ; avec, en filigrane, le décryptage d'un long et patient travail de résilience pour l'auteur, confronté à dix ans au suicide de son père. Au bout du chemin : la réappropriation de son passé et de sa langue originelle, le raccommodage de l'histoire familiale, l'apaisement, *l'envol*.

Mais comment mener cette quête de vérité, aux allures de véritable enquête ? Car il s'agissait de mettre au jour des souvenirs, jaunis, écornés, profondément enterrés, ou alors édulcorés par le temps ou par la nécessité de survivre. Et de leur faire rendre sens, et de les replacer dans le « karma » familial. *Saurait-il éviter le piège du roman pour n'être que témoin, fils et père à la fois, relais de générations ?* (p.8)

Edouard Höllmüller ne voulait pas de confession à la Rousseau, de « je » larmoyant. Il a donc opté pour une narration à la troisième personne, qui lui offrait la possibilité d'une mise à distance, d'une « anesthésie », comme il l'a expliqué lors d'une soirée de présentation de son ouvrage. Et même d'une double anesthésie, car l'auteur, né et bercé dans les sonorités suisses alémaniques, s'exprime en français, langue apprise à douze ans, et aujourd'hui la mieux maîtrisée.

Alors émerge la parole investigatrice, un peu à la manière d'une éruption volcanique ; elle surgit par vagues incandescentes, s'apaise, s'écoule

dans les fissures du questionnement, revient au cœur du magma en fusion, fouille, éructe à nouveau et s'envole dans un nuage de fumée, de cendres heureuses qui fertilisent le présent de l'auteur.

Son père lui était apparu sur le tard, au terme d'une quête longtemps souterraine. Ainsi coule un deuil qui ne peut sourdre. Ses prouesses de bon élève et ses rêveries solitaires, ses eczémas d'apôtre et de militant, puis ses failles et saillies de père de famille ou de professeur qui « pensait à haute voix », tous ces devoirs d'excellence n'étaient peut-être que les avatars d'un long et patient décryptage des débris de sa langue paternelle. Le puzzle se reconstituait davantage à chaque bribe de souvenir, à chaque parole ressortie des alluvions. C'est comme les rhizomes, les mots, ça questionne par en dessous, ça s'organise à l'abri des vents et des ragots, ça se souvient des continents disparus ; ça pousse des investigations de détective et soudain, quand le réseau est en place et que bande le printemps, ça crève l'asphalte. Il avait ainsi rassemblé et réajusté les tessons de sa petite enfance jusqu'à ce qu'à force de rappels, de désir et de pardon, son père fût venu habiter le jardin secret de sa retraite. (pp.7-8)

C'est ainsi que l'auteur résume son cheminement, dans une langue singulière, violente et poétique, et qui confine au baroque par le foisonnement et la vitalité des figures de style – accumulation, gradation, comparaison (*c'est comme les rhizomes, les mots*), antithèse, *(les tessons de sa petite enfance*), anaphore (*ça questionne …*), (*ça s'organise …*), (*ça se souvient…*) et les métaphores insolites (*les eczémas d'apôtre et de militant*, *quand (...) bande le printemps, ça crève l'asphalte*).

Tentative de juguler le cours capricieux du souvenir ? L'Envol s'égrène au fil des lettres de l'alphabet, de A à Z, sans qu'il faille chercher une correspondance entre le contenu du fragment de texte et la lettre qui le désigne. Non, ce procédé a un autre sens : l'alphabet, que nous ânonnons dès notre plus jeune âge, lors de notre apprentissage de la lecture, n'est-il pas notre outil premier de déchiffrement du monde – de nous-mêmes ? N'oublions pas que la quête de l'auteur a une dimension viscéralement linguistique : le parler du père innerve et colore le récit, refait subitement surface, et active le surgissement d'une langue propre, profondément originale.

On n'est pas ici dans une narration classique, on l'aura compris ; mais on reconstitue aisément les jalons du drame et l'emballement du destin, de l'annonce du divorce des parents à la réconciliation avec la grand-mère – le suicide du père occupant le centre du récit, lettres J à N.

Choc initial : séparation des parents, alors qu'Edouard a sept ans, et son petit frère Ernst quatre ans. Et les ondes de choc : mise à l'index du père par la famille de la mère. Les enfants sont déracinés (de Winterthur à Rorschach), placés sous le joug de la grand-mère bigote et autoritaire, la mère étant retenue par son harassant labeur de serveuse. La fracture confessionnelle s'ajoute à l'éloignement affectif et géographique. Les

petits protestants sont *catholifiés* d'autorité. Le père privé de ses enfants au sortir d'un jugement de divorce biaisé et nauséabond voit en sus l'ébénisterie paternelle péricliter. Quelle issue à tant de désespoir ? La vie de Philip déraille et s'achève sous un train… Les deux frères se bricolent, tant bien que mal, des mécanismes de survie ; Edouard, l'aîné, s'envolera ; Ernst, le cadet, se suicidera à son tour… Un rescapé. Un sacrifié.

L'Envol s'ouvre sur le voyage à Ascona, en compagnie du père – moment placé sous le double signe de l'euphorie et de la tristesse.

On y entrevoit la figure d'un homme attachant, attentif, complice, qui explique les mystères de l'ailleurs avec jubilation et fait goûter à ses fils les joies de la vie (la nouveauté d'un séjour à l'hôtel, la beauté du lac, la féerie des sorties à pédalo…). D'autres souvenirs heureux traversent par la suite le récit, et redessinent la personnalité du père – pour Edouard, assis sur les genoux de Philip, la griserie du voyage à travers les pages d'un atlas illustré ; la découverte de la nature, révélée par la science paternelle ; le rituel dominical des promenades à vélo en famille, qui gommaient les aspérités de la relation parentale… Sensations, odeurs, instants volés, visions enfouies qui nourrissent l'âme et l'arment contre l'adversité…

Autre date emblématique : le 6 août 1945. Télescopage de l'Histoire et de l'histoire. Arrivée des garçons chez les grands-parents maternels, à Rorschach, naguère survolée par les bombardiers américains. Aux antipodes, un autre bombardier s'apprête à larguer la mort et le malheur sur le Japon.

C'est le début des interdits pour Edouard et Ernst, l'ère de l'obéissance absolue et des questions rentrées dans la gorge.

Chez grand-mère et grand-père qui la suivait, au bord de cet autre lac qu'il leur sera interdit d'explorer, adieu les « pets-dans-l'eau » et autres galipettes. Ruig sii, und nöd muule ! On se tient tranquille, et on la ferme. Répondre, questionner, c'était la racine de tous les vices. (p.18)

Dans cette atmosphère austère et peu portée sur les plaisirs, même garder un morceau de chocolat, pour la bonne bouche, devient un acte subversif – porte ouverte à la délectation charnelle, au scandale du corps qui exulte ! Ah ! cette mortification judéo-chrétienne de la chair, poussée à l'extrême par l'aïeule – elle-même victime et propagatrice d'un système séculaire qui vise à contrôler et à asservir ! Que de dégâts collatéraux cette diabolisation du corps a-t-elle causés ! Et l'auteur qui, comme beaucoup de ses contemporains, s'est retrouvé père à peine avait-il découvert l'amour, de lancer, avec une verve paillarde, une exultation toute rabelaisienne, un hymne fervent à l'amour charnel, élan vital, prémisse de l'Amour. *Ecoutez-moi bien : Je suis revenu de là-bas pour encourager vos enfants à la liberté, à la fierté et au bonheur de leurs corps. Leurs fleurs de chair, leurs outils d'amour. Ah, le joyeux drille qui clamerait à confesse :*

– Mon Père, je vous fais part de mon plaisir de luxure.

– En pensée, en paroles ou en actions ?

– En émission.

– Comment ça ?

– Je bande, je baise, je jouis, j'éjacule.

– Souvent ?

– Plein de fois. Toujours, bon sang. Je ne fais que ça, enfin, tant que je peux. Je rêve d'une Eglise qui aurait la liesse des temples hindous, où gars et filles osent bander à l'invite des princes enfilant leurs princesses par tous les bouts et trous. Où chaque bonze se trouve une bonzesse à l'image des dieux et de leurs déesses, partouze tenante, pour sacraliser le sanctuaire de leur concupiscence.

Une imagerie religieuse plus digne de l'homme que votre instrument de torture, non ? Et pourtant, le maître mot de Jésus, le seul crime de ce diable d'homme aux mille miracles, c'était l'amour. (pp.143-144)

Mais c'est ici l'homme mûr qui s'insurge et remet la sexualité, Jésus et l'Eglise – tout à la fois…– à leurs justes places. L'enfant n'était pas insensible aux séductions fallacieuses de la religion qu'on lui imposait, toute gauchie par la hantise du Mal qu'elle fût ; à ce mystère sublime, à cet amour absolu parfumé d'encens et d'eau bénite, exalté par des rituels pompeux, solennels, et finalement si rassurants dans leur immuabilité. *A l'âge de neuf ans, l'aîné rencontra le successeur de son père.* (p.38). Dans la confiance aveugle qu'il vouait aux adultes qui l'élevaient, dans son innocence, comment pouvait-il douter que le catholicisme ne fût pas la « vraie foi » ? Malgré les questions suscitées par la brutale collision de deux confessions, la découverte culpabilisante du péché originel, et le lavage de cerveau (ou lavage de l'âme…) que tout cela impliquait.

Dans la drôle de vie à Rorschach, l'école, en particulier, fut *plage de survie face au flot des diktats grands-maternels, et les garçons d'emblée y excellèrent.* (p.23)

Le cadet caressait des rêves de grandeur : il se voyait général pour la gloire militaire, dentiste pour la réussite matérielle, et jeune homme de vingt ans… pour pouvoir aller s'acheter des brissagos au kiosque, comme le grand-père. L'aîné se réfugiait dans le romantisme : *Au creux de son oreiller, uni à la fille de ses rêves sur une luge dorée glissant dans une allée jonchée d'édredons, il recevait triomphalement les honneurs au sortir de l'école.* (p.36)

Et survint le suicide du père. En guise d'adieu, Philipp, fidèle à lui-même, emmena ses fils au bord du Rhin, voir (…) *l'antre de la nature en rut : (...) le grouillement des têtards, les nichées de foulques et de hérons, le clapotis des vaguelettes sur la vase des bas-fonds, le bourdonnement des insectes, les odeurs gravides du printemps qui musardent en essaims sur les roselières.* (p.66) Puis il voulut revoir, dans son buffet de gare, celle qu'il n'avait pas su reconquérir, et qui lui offrit son dernier repas. Il y eut aussi l'adieu à la mère tendre et aimante (appelée *la grand-maman,* par

opposition à *la grand-mère despotique*). Et l'ultime visite chez le barbier ami, pour aborder la mort dignement, rasé de près.

Dee huere Sauschwoob, de bring mi no is Graab, cette putain de Boche finira par m'enterrer, avait éclaté Philipp un jour. Prophétie réalisée peu après, le 23 juin 1948, dans le fracas de ce que l'on appelle aujourd'hui, en français politiquement correct, un « accident de personne ».

On l'enterra, presque à la sauvette. Et ce fut la rupture entre les deux familles. *On en resta là. Grands-parents et petits-enfants, chacun reprit sa besogne et le cours silencieux de son destin. Vers la nappe phréatique des sentiments qui ne voient jamais le jour.* (p.79)

Par une belle ironie du sort, la « putain de Boche » s'éteindra elle aussi un 23 juin, des années plus tard, à plus de nonante ans. Encore une coïncidence, passée inaperçue alors, dans l'histoire de cette famille marquée par le jeu répétitif de l'amour-échec et des hasards de la fortune, sur arrière-fond de religion.

Et c'est Edouard, le « survivant », qui va pardonner à la grand-mère despotique, ayant reconnu qu'en tout bourreau, il y a aussi, d'abord, une victime : *Ah ! si je te revoyais à présent, pauvre souris ratatinée et démunie, petite vieille aux yeux parfois si lumineux, je te bercerais de Mozart et te prendrais dans mes bras, je te balancerais comme une palme au vent et je te ferais rire bien fort, oh oui, parce que c'est cela qui t'a manqué, et je te dirais : « Tu ne peux savoir à quel point tu as hypothéqué ma vie, combien tu nous as empoisonnés, mon frère et moi. Mais je sais à présent que tout cela partait d'une bonne intention, d'un sentiment que tu croyais bon. La rudesse, la surveillance, le châtiment y compris de soi-même, c'était ton moyen de subsister, tes griffes contre le mauvais sort. C'était ce que tu avais de meilleur à offrir, ta façon de nous préparer à la lutte. C'était ta partition de vie, ton dur amour*. (p.146-147) Et l'auteur de poursuivre, regardant, et c'est une constante dans ce récit profondément humaniste, au-delà de son parcours personnel : *Grâce à toi, fruit des entrailles de Veronika Mengele – et peu importe que ta mère fût parente ou non du bourreau d'Auschwitz – j'ai compris que les salauds bien intentionnés et leurs sbires ne reçoivent pas les ordres ni l'inspiration d'en haut, comme ils le prétendent, par voie hiérarchique ou céleste, mais du fond d'une blessure, d'une humiliation, d'une fracture d'âme irréparable. Les viscères crient vengeance pour éradiquer un traumatisme insupportable, et ils projettent sur la liberté d'autrui leur trouille de subir une récidive. Ah, quel dieu, quel alchimiste trouvera le baume pour guérir les déshérités de l'amour ?*

Edouard doit-il le déclic de sa survie à sa bonne fée, la tante Lydia, sœur cadette de sa mère, qui l'a « adopté » et élevé à La Chaux-de-Fonds, l'arrachant à un cadre de vie mortifère, fatal à son cadet ? C'est pourtant à Ernst que l'offre avait été faite au départ, à l'issue d'un séjour enchanteur dans la métropole horlogère. Et l'auteur de s'interroger : *Pourquoi dit-on oui,*

pourquoi dit-on non ? Quels puits, quelles nappes phréatiques font-ils échos aux oracles de nos carrefours ? Quels leurres ou lueurs nous font-ils signe à l'horizon ? Est-ce le lac, la plus grande proximité de maman, est-ce le souvenir du frère déjà habitué à la solitude, ou le désir de retrouver son amie qui aura décidé le petit garçon déjà si bien acculturé à retourner chez les grands-parents ? Vivrait-il encore s'il avait dit oui ce jour-là ? Et comment l'aîné aurait-il réagi s'il avait dû rester tout seul chez la grand-mère, comme le fera son frère ? (p.127)

On incline à penser que le séjour a pu être un puissant activateur de résistance psychique… Portant, en négatif, le recouvrement de la langue paternelle par le français… Les voix de la résilience sont impénétrables et, pour Edouard, elles chantaient dans la langue de Molière…

La langue paternelle, c'est bien sûr le suisse allemand de Winterthur, pas celui de Rorschach – lieu du « dressage » par la grand-mère –, par ailleurs bavaroise. Il avait déjà fallu changer de musique et se faire l'oreille à ces sonorités « exotiques », séduisantes certes, et pourtant aliénantes. Avant la grande révolution de l'apprentissage du français…

Prendre asile en francophonie, c'était donc, pour ce « boubi » (...) sauter à pieds joints dans un idiome truffé de chinoiseries (...) Pourquoi donc ne pouvait-il dire logiquement : « Si j'aurais un vélo » ? « Si j'avais » n'exprimait pas son désir, puisque le vélo l'intéressait maintenant et pas au passé. Mais non, il lui fallait gober sans explications une foule de structures déroutantes : Où se mettre quand il n'était pas « dans son assiette » ? Par où s'empoigner quand on lui disait : « Porte-toi bien ! » ? Et ce Dieu fraîchement catholicisé qu'il fallait encore vousoyer ici, et qu'on adorait du même verbe que le fromage, était-ce encore le même ? Le contenu même du ciel, à mesure qu'il se révélait dans la nouvelle langue, se trouvait changé de genre dans tous ses phénomènes. Là où l'on attendait l'équivalent de la douce Mutter Sonne, l'astre solaire darde ses mâles rayons mortifères ; et la lune allemande, der Mond, le roi du firmament, devient ici la maîtresse de nos nuits blanches. Sans parler de tous les travestis que sont la pluie, la neige, le nuage, la tempête, une étoile… (p.130) Pas évident, d'autant moins qu'au niveau des mentalités, *des brumes anti-alémaniques traînaient encore en force sur la banquise romande…* (p.132)

On mesure donc le choc subi par le jeune Edouard, de même que ses ressources. Le boubi *comprendra vite que la voie royale de l'intégration était de jouer plus loyaliste que la loi, de faire les meilleures notes à l'école, y compris en français, et que le tarif d'entrée dans les salons consistait à laisser son « alémanitude » à la porte.* (p.132)

Exemple peut-être le plus flagrant des stratégies de survie (vivre « plus », faire mieux, encore et toujours), alors inconscientes, à présent reconstituées et regardées avec lucidité. Edouard Höllmüller (« meunier de l'enfer » littéralement, et l'auteur revendique aujourd'hui les trémas…) a

fait son chemin – et quel chemin ! – jusqu'à l'allégement, la sérénité, la pure ivresse d'exister. Si la naissance, en allemand, a quelque chose de passif – « Ich bin geboren » –, l'auteur est devenu, en deça de l'écriture de « L'Envol », un véritable acteur de son destin.

On ne peut que recommander la lecture de ce magnifique témoignage, empreint d'humour (parfois caustique), pétri d'empathie et d'humanité, et combien consolateur – quel lecteur n'y trouvera-t-il pas l'écho, même lointain, de dissonances familiales ou de cacophonies personnelles ? Car, finalement, « L'Envol » est un vibrant plaidoyer pour que nous laissions s'exprimer en nous les forces de vie qui nous habitent, comme antidotes au malheur, à la bêtise et à tous les fanatismes, et encore à tous les empêchements que nous nous créons de toutes pièces, en toute bonne foi. (chls)

Editions d'en bas, 2012 (154 pages)

Edouard Philippe Höllmüller est enseignant retraité, guide touristique, « passeur culturel » et écrivain. Né en 1938, il a vécu à Winterthur, Rorschach, La Chaux-de-Fonds, Kinshasa (Congo) avant de s'établir à Villars-sur-Fontenais en 1979. On lui doit entre autres les traductions de « Nebenaussen *» de Christian Schmid (Aux Bornes, 2005) et de «* Blaue Mauer *» de Katharina Zimmermann (La Crête bleue, chronique jurassienne, 2009) ; il a également contribué à un recueil collectif sur la migration avec un récit intitulé «* Le chameau dans la neige *» (2007) avant de s'atteler à l'écriture de «* L'Envol *».*

Déprendre soi

Poèmes 2004-2010

Patrick Amstutz

Dernier volet d'un triptyque poétique inauguré par « s'attendre » (2002) et poursuivi avec « prendre chair » (2006), « déprendre soi » (2011) séduit par son élégance, sa sensualité, sa riche musicalité. Il y est question de dépouillement, de détachement, de suivre *l'étoile infinitive qui luit sous nos sandales* (p.12) ; d'amour, de ses joies claires, de ses envoûtements, de ses fêlures ; de questionnement existentiel, aussi, en solitaire et en solidaire de ses « frères humains ».

Mais le recueil ne s'offre pas d'emblée. Il requiert un lecteur attentif, disposé à goûter les beautés fulgurantes d'une poésie qui s'avance voilée, et à se laisser désorienter pour mieux saisir les « moments » d'un parcours initiatique qui atteint ici une forme d'aboutissement.

Car la plume de Patrick Amstutz est fine, érudite. Elle suggère, par touches impressionnistes, se dérobe, s'échappe dans le sillage de figures mythologiques et légendaires – revisitées de façon parfois insolite « Alceste au métro ». Quand elle ne renvoie pas tout bonnement au dictionnaire – où l'on découvre l'Akkar, la mandorle, le thrène… qui chantent par ailleurs si agréablement à l'oreille. Concision et densité sont aussi au rendez-vous – chaque mot est pesé, poli, juste concentré de son et sens – et suscite un foisonnement d'images, de connotations et de réminiscences. De jolies trouvailles sont à relever, ainsi ce verbe *golgoter* (*palpiter, trembler* avec des suggestions de souffrance, de mort et de résurrection via le Golgotha biblique) : *Et mes petits mots qui golgotent / dans l'amande des siècles / où s'agrafent mes larmes*. (p.42). Cet extrait nous plonge au cœur du sujet… La voix du poète est toujours fragile, certes, et paraît bien ténue dans le concert du monde et de ceux qui le disent, depuis les origines : *Craquelle la geste / qui se peint immortelle*. (p.13). Le constat est amer ; pourtant, belle et précieuse reste la quête. Et qui peut savoir ce que la postérité retient de ces cris éphémères ? *Il est mort ton écrivain / avant que ta peau s'empreigne*. (…) lit-on dans « *Nausicaa du Akkar* ». Mais aussi : *Tu te souviens de ses proses / vives sous leurs vieux habits*. (p.9). La femme, en tout cas, semble jouer son rôle de Muse éternelle : *Dans ton foyer chaque pierre / couve la vie d'un mot neuf*. (p.10)

Dans sa recherche d'une voix singulière, Patrick Amstutz fait miroiter ses talents d'orfèvre, tout en allant vers une forme de « lâcher-prise », vers une parole poétique spontanée, où le personnel se fondrait dans l'universel, où les mots coexisteraient avec les choses plutôt qu'ils ne chercheraient à les traduire absolument. *Que la vraie vie me joigne / à la déprise de moi* (p.28), tel est le désir de l'auteur, qui a précisément intitulé son recueil

«déprendre soi». Sans majuscule, en faisant l'économie du «se» et du «de» (se déprendre de soi) que commanderait la syntaxe : originalité qui semble traduire une volonté de s'affranchir de la langue officielle, mais aussi de s'éloigner de soi-même, de tout égocentrisme, pour aller à l'essentiel, pour retrouver la beauté simple et nue du monde.

Dans la construction même du recueil, on perçoit un mouvement de désacralisation, de détachement de toutes les références culturelles qui nous nourrissent – comme si le mythe se dénudait pour laisser réapparaître les vérités premières, les fondamentaux de l'humanité qu'il habille de toute éternité… Mouvement porté par toutes ces beautés légendaires, tant célébrées (Hélène, Didon, Nausicaa…) qui prennent peu à peu les traits de femmes plus réelles, ou plus contemporaines, au fur et à mesure que sourd *la vraie vie* (Aline d'Orvin,… les *reines* des trottoirs d'aujourd'hui, libres dans leurs *capelines*,… jusqu'à l'enfant dont la *parole est encore en bout de pouce*). Est-ce un hasard si les premiers poèmes, voués aux figures mythologiques, portent des titres, alors que plus loin, ils vont leur chemin tout seuls, dans le tumulte et le chaos du monde – dans ses lumières et ses bonheurs aussi ? Et tout semble s'achever sur la promesse d'un retour à l'harmonie primordiale – ou reconquête d'une Terre promise ? *Nous nous éteindrons d'être / en des seuils / ni ponts / ni tombes / dans l'ardeur de nos pères. / Nous qui divisions / les cendres des jours / serons réunis, / nous qui soupesions les braises des nuits serons compensés, / nous qui dissipions le sang des colombes serons recomptés. / Nous ouvrirons les paumes de la falaise des eaux.* (*De mémoire*, p.45) proclame le poète, avec une ferveur aux accents prophétiques.

Toujours au niveau de la structure du recueil : «déprendre soi» est, rappelons-le, le troisième opus d'une trilogie, et se compose de trente poèmes, répartis en trois séries de neuf, plus un poème de transition ou de clôture, isolé par deux pages blanches : «Lolitange», «Personne», «De mémoire». Dès lors, il est tentant d'interroger la présence récurrente du chiffre trois – de la Trinité, qui renvoie à l'idée du sacré, de la complétude et de la pluralité dans le Même. *S'attendre, prendre chair, se déprendre de soi* : trois moments successifs d'un cycle, trois oscillations d'un mouvement perpétuel de l'être ?

Du point de vue thématique, l'amour sous toutes ses facettes (désir, passion, trahison, érotisme, tendresse parentale, fraternité humaine…), et dans ses visages les plus divers, rayonne dans «déprendre soi». On y croise la virginale et bucolique Nausicaa «*Nausicaa du Akkar*», Didon la passionnée et la maudite «*Didon abandonnée*», Alceste, l'épouse généreuse, icône du sacrifice de soi «*Alceste au métro*» ; et puis la gracieuse «*Aline d'Orvin*» qui s'enfuit au galop de son cheval, sous l'œil ému de son père et de sa mère. Ou encore la fatale Hélène, en habits exotiques, qui, *sur un air grave et malinké* / (…) *appelle au lion disparu* / *mais qui rugit dans* (*sa*) *mémoire* «*Hélène N'diémé*». *C'est la sensuelle Lolitange* – on appréciera

le sulfureux mot-valise alliant la beauté éthérée de l'ange à la troublante ingénuité de la nymphette – qui clôt cette première série de poèmes sur une sorte de mystique charnelle, suggestive réinterprétation du «*Cantique des Cantiques*»*: Quant à tes genoux Lolitange / – tu la veux Sulamite – / épouse le cep de vendange / par sa langue bénite / du front tu soulèves la frange / dans le rai sélénite / et tu vois le manège étrange / – la noix de nuit sémite – de la bouche aux doigts qu'elle arrange. / Solfège d'aussi haut que neige – / lait retombé sur l'aréole – / vis à vit devant la veine / quelle joie sans peine quand / saillit le chant des chants ?* (p.21).

Entre *ils* et *elles*, c'est une longue et parfois cruelle histoire de séduction : *De taureaux en génisses, / comme ils gémissent, et elles, / dans la nuit du monde si vieille.* (p.24), nous est-il rappelé en ouverture de la deuxième série de poèmes. Le monde contemporain n'y échappe pas. Vision déconcertante d'une ville moderne et de trottoirs où *Des sœurs animales / en pantalons murènes / se rient de l'abandon / à la foule attaché.* (p.25) Le ton se fait ensuite plus grave et amer, alors que grondent les rumeurs d'un monde angoissant : *Garçon ! une bière / avant les suicides / et les morts et les peurs / et le sang qui m'inonde. / Où allons-nous, âme fière ?* (p.26). Comment chasser les tourments existentiels ? *Il attend quoi mon cœur / pour lâcher sa grêle ? / De quelle eau laver / cette douleur qui pèle / mes heures ?* (p.27). C'est *Sur le trottoir mouillé* où l'auteur voit (sa) *vie morte / unie à l'ordure* qu'il émet le vœu de cette *déprise de soi* emblématique du recueil. (p.28). Est-ce la femme, la Muse, l'aimée qui permettra la mue et la renaissance : *si tu transperces mais / perces tes nostalgies / en pupes, / crois-tu que tes paroles / en nos regards / se ficellent ?* (p.29). Demeure la tentation du spirituel, pour qui veut s'y réfugier et s'y abandonner : *Elle dit beaucoup, / la mandorle inverse, / aveugle le colosse / et secoue les sanglots / de sa défaite. / Pierre au ventre / elle est dure la parole / adressée à personne*. («*Personne*», p.33)

D'inquiétants instantanés du monde qui va (mal) assombrissent encore un peu plus la troisième partie du recueil : *Le froid du meurtre / rive le vent de la parole*. (p.35). Sont évoquées *les révolutions des lunes obscures* ; et cette triste réalité : *Nul besoin d'épeler / la douleur de toujours : / père et mère se meurent / en même temps que le fils.* (p.38). S'élève pourtant la voix frêle d'une enfant – miracle toujours renouvelé, et à notre portée - qui conjure le malheur, troue la nuit du mal et de la souffrance, ressuscite l'espérance en redisant l'essentiel : *Papa / Ce nom n'est pas / dans les poèmes. / Il est sa loi au fur / des jours le lien déliant / la poursuite du lointain. / Tes yeux ont vu / les mots à retenir.* (p.36). Le *lien déliant*, délicieux oxymore, doux lien du sang qui tranche dans les chimères et rattache à la grande chaîne de la vie. Une tendre évocation, celle-là, mais pas dénuée d'émotion et de nostalgie : *Ta parole est encore en bout de pouce / et dans le nœud des mains / que tu coules à ta bouche. (...) Mon enfant, je vois déjà / Ma fille qui me quittera.* (p.37). C'est à sa fille, France, que Patrick Amstutz dédie

«déprendre moi». Sans nul doute, sa pure présence éclaire le recueil, et le colore d'une profonde humanité. Libérée des fausses entraves, ayant accueilli l'inéluctable, la parole poétique peut aller vers l'Autre en toute authenticité, et se fondre dans la fulgurante intensité de *la vraie vie*.

De la secousse du nid / grandit et se décharne / ce qui des paumes éclôt. / Lâchons la trappe de l'œuvre / comme ciel croché aux pattes / sous le ventre des mouettes. (p.43).

Voici des pages précieuses, à déguster en épicurien – à lire et à relire pour laisser décanter les vives impressions qu'elles laissent sur la langue, au cœur et à l'esprit. (chls)

Editions Empreintes, 2011 (45 pages)

Patrick Amstutz est né en 1967 à Bienne, où il vit ; il est écrivain, directeur scientifique et éditeur. Il a publié des poèmes, des textes littéraires et des articles critiques dans de nombreuses revues. Depuis 2006, il dirige Le Cippe, une collection d'études littéraires destinée à faire circuler les grands textes qui irriguent la langue française (Nicolas Bouvier, Ella Maillard, Alexandre Voisard, Charles-Albert Cingria, Agota Kristof… ont déjà fait l'objet d'un cippe). Il travaille aussi notamment à l'édition complète des œuvres de Werner Renfer.

Evasion à perpétuité

Thierry Luterbacher

Le dernier roman de Thierry Luterbacher «Evasion à perpétuité» raconte l'histoire de douze personnages issus d'un même village. *La bande s'était constituée naturellement autour d'Emile dès la petite enfance. Il leur inventait une terre des merveilles, le pays où l'on s'ennuyait ailleurs, là où régnait l'Hêtre humain, l'arbre frère qui abritait la cabane du Foyard.* Onze enfants réunis autour du plus fantasque d'entre eux. La petite bande évoluera au fil des années, avec des destins différents. Mais Emile restera leur meneur et continuera à les séduire, sorte de Peter Pan qui refuse de quitter l'enchantement des premières années d'enfance. Il revendique une liberté absolue et les entraîne dans ses délires. Et c'est une suite d'aventures dignes d'Arsène Lupin…

Etrange personnage que cet Emile Typhon. Etrange et tout aussi insaisissable, au propre comme au figuré. Il sait apparaître et disparaître aux côtés de ses amis. Il leur offre une bonne dose de merveilleux et a souvent des accents bibliques, tel Jésus-Christ. Il vole car il n'admet pas la propriété privée, se fait prendre et s'évade. Il a toute la police du pays à ses trousses. *Je sais… mais c'est comme ça, c'est le prix de tout ça et il est moins dur à payer que de passer sa vie sur du vide derrière un bureau ou une chaine de montage… ça c'est la prison à vie. Moi, si je suis condamné à perpétuité, c'est à l'évasion.* Ses expéditions sont préparées avec un soin minutieux et demandent une grande précision, en total contraste avec ses aspirations de totale liberté. Si l'inventivité dont il fait preuve fascine ses amis, il n'en demeure pas moins qu'il les utilise tant et plus, les enchaînant en quelque sorte à sa suite. Si bien que, quand il n'est plus là, ils vivent entre parenthèses et se laissent aller à la médiocrité. *Mais comment, après ça, retrouver sa vie, sa maison, sa famille, son travail ? Comment reprendre la file d'attente de son existence ?*

Le roman est construit sur trois temps. Celui de l'enfance et des apprentissages, celui des évasions d'Emile avant sa dernière arrestation et sa disparition et puis, vingt ans après, celui des souvenirs. La chronologie n'est pas linéaire et il en résulte une sorte d'irréalité parce que les faits ne sont pas ancrés dans le temps, même si l'on précise que l'arrestation a eu lieu un 12 septembre. Par contre, les histoires personnelles des différents protagonistes sont déroulées avec soin. Thierry Luterbacher sait mettre en scène. Onze autres acteurs, leurs parents et leurs enfants, leur entourage, mais aussi leur parcours de vie et leurs aspirations. Le romancier excelle dans l'exercice de création de tout ce petit monde, et c'est peut-être l'aspect le plus attachant de son œuvre. *La bande du Foyard… Odile, Angèle,*

Louis, Arthur, Théodore, Philippe, Thomas, Paul, Lison, Joseph, Margaux et Emile. Les uns sont restés au village, les autres sont partis, cherchant ailleurs des raisons de vivre. Philippe est mort de façon tragique, en plein essor, quand Emile était encore avec eux. Ces histoires parallèles imbriquées dans la légende d'Emile racontent comment on peut oublier d'être exigeant. Elles sont tristes. Chacun a été sous le charme d'Emile qui l'a aidé à grandir, chacun a reçu des paroles charismatiques le poussant à se dépasser et à vivre ses rêves. Ils ont vécu avec lui dans une atmosphère d'anarchisme libératoire. Pourtant, après la disparition d'Emile, ils se replient sur eux-mêmes. Ils arriveront, pour finir, vingt ans après, à s'affranchir de la nostalgie d'Emile et de leurs propres faiblesses. *Recoller les mots cassés de l'histoire que la vie avait écrite avec la force du destin.* La dernière phrase du livre est une maxime. *Et, ces mots de Thomas, ils auraient tous pu se le dire. « Je ne savais pas que la vie nous invente malgré nous… ».* En fait le livre ne se termine pas. Une nouvelle ère commence pour ceux de la *bande du Foyard*. Aux lecteurs d'en deviner la suite.

La couverture reproduit une peinture à l'acrylique, que Thierry Luterbacher a réalisée en 1986. Ce tableau montre des poissons qui nagent dans le ciel derrière une fenêtre. En introduction, il commence par une citation de Léo Ferré et une autre de Bob Dylan. Au dos de la dernière page, il se réfère à la vie de Walter Stürm, connu pour ses évasions répétées, mort en prison en 1999. On comprend que ce thème de l'évasion lui tient à cœur depuis longtemps. Il en a fait un roman soigneusement construit, assez touffu et plutôt surréaliste qui peut se lire à plusieurs niveaux. Emile est-il un nouveau Jésus-Christ ou un nouvel Arsène Lupin ? Quelle est la part d'imagination dans les souvenirs parfois exaltés des uns et des autres ? Est-ce une fable racontant comment arriver à transcender nos aspirations profondes - à ne pas se laisser enfermer dans le quotidien - ou est-ce une histoire faite de rebondissements, pour le simple plaisir de la lecture ? Est-ce un livre de philosophie parlant des mécanismes de la foi ou est-ce un roman policier ? Est-ce une fiction ou est-ce la biographie quand même pas mal romancée d'un célèbre braqueur qui a déchaîné en son temps la chronique comme étant le « Roi de l'évasion » ? Thierry Luterbacher ne livre pas de clés. Il joue sur les contrastes, son titre en est la preuve : *Evasion à perpétuité*. Son roman peut se (re)lire à plusieurs niveaux, avec le même sentiment de découverte. C'est ce qui le rend particulièrement intéressant. (dsu)

Bernard Campiche Editeur, 2011 (198 p.)

Thierry Luterbacher, né en 1950 à Péry-Reuchenette, vit à Romont. Il est journaliste, réalisateur, auteur, metteur en scène et artiste peintre.

« Evasion à perpétuité *» est son cinquième roman après* « Un cerisier dans l'escalier » *(2001),* « Le splendide hasard des pauvres » *(2004),* « Quidam » *(2006) et* « Le sacre de l'inutile » *(2008), tous publiés par Bernard Campiche, ainsi qu'une pièce de théâtre* « Elles étaient une fois » *(2006).*

Mesdemoiselles

Benoîte Crevoisier

Dans son précédent ouvrage, « Avec un grain de sel » (Editions Alphil, 2007), Benoîte Crevoisier racontait ses années d'enfance au village de Lajoux. Dans « Mesdemoiselles », elle évoque le Collège Juventuti à Porrentruy, puis l'Ecole normale d'institutrices à Delémont où elle se prépara, de 1953 à 1957, à devenir enseignante. Puis ce furent les débuts de sa carrière à Châtelat et à Lajoux : *Alors commença entre ces enfants et moi une vraie histoire d'amour.*

Ce n'est pas à proprement parler une chronique précise mais plutôt une suite de courts récits qui relatent plusieurs aspects successifs du parcours de l'auteure. Elle jette sur son passé un regard résolument actuel, avec beaucoup de simplicité et de lucidité, des moments de tendresse et souvent une pointe d'humour un peu pince-sans-rire. Ainsi, quand elle parle de *l'Ecole d'application* censée dispenser une formation pédagogique de base : *Pour l'obtention du diplôme, l'exercice se faisait pour chacune devant une brochette d'experts. Quand l'examen pratique eut lieu pour moi devant un public impressionnant, j'avais mis la robe en tissu écossais, un léger lainage vert foncé tissé d'infimes et discrets carreaux délimités par un fil rouge et un autre vert, plus clair que le fond. […]*

J'obtins pour ma part une critique positive et une note satisfaisante – j'ai toujours été forte pour raconter des salades aux enfants –, toutefois assorties d'un reproche de lenteur. Pas de quoi se prendre la tête. Cette simple anecdote illustre bien le mode de Benoîte Crevoisier : retrouver l'ambiance du moment, en souligner quelques détails révélateurs puis prendre une certaine distance pour analyser les faits.

Il y a *la* robe en tissu écossais. (*Celle-là même que je portais lors de l'examen oral d'admission. La mode des pantalons si pratiques n'était pas encore arrivée.*) La jeune fille intimidée avait besoin d'être rassurée et d'avoir confiance en elle avec une tenue adaptée, détail important dans le milieu féminin de son internat. On comprend que cette robe était capitale pour elle, issue d'un milieu modeste. Elle s'en souvient bien. Pour le reste *pas de quoi se prendre la tête…*

En filigrane, un thème de réflexion se précise : quelle était la valeur de la formation ? Mais quelles étaient par ailleurs les motivations de la jeune apprentie pédagogue ? Elle dit n'avoir pas vraiment choisi l'enseignement : *Au fond j'ignore comment s'est décidé mon futur. Je n'ai rien souhaité du tout, ni rien demandé*. Mais c'est devenu une grande aventure par la suite et c'est avec bonheur qu'elle se rappelle ses élèves *dont la spécificité se dévoilait au fur et à mesure que la communication et la confiance s'installaient entre nous*. Elle ne renie pas ce parcours. Elle raconte avec la même impartialité les bons et les mauvais côtés de ses apprentissages, tout en se refusant à porter un jugement sur une époque différente, à regarder sans nostalgie.

Bien sûr nous ressemblions à toutes les adolescentes du monde… C'est justement pourquoi ces récits interpellent. Ils tissent la trame commune vécue encore de nos jours par tous les « ados ». Histoires de classes, de profs plus ou moins sympathiques, d'amitiés, de petits chahuts et de discipline subie. Histoires de salles studieuses, de couloirs cirés, de réfectoires, de trajets entre la maison et l'école… sans oublier les courses d'école. Le ton est juste et les personnages prennent du relief en quelques mots. On sent l'auteure exigeante quant à la véracité des faits. Elle applique cette même exigence à son propre personnage. C'est une œuvre de reconstruction qu'elle accomplit. On sait que la mémoire n'est pas un instrument linéaire. Elle procède par fragments, elle s'organise autour de sensations retrouvées, de « madeleines » qui balisent un travail de souvenance. Elle est forcément partielle. Benoîte Crevoisier explore son propre lot de petites madeleines. Sa démarche n'est pas exempte de redites ou de retours en arrière : c'est ainsi que les souvenirs se mettent en place. Ce faisant, elle entraîne ses lecteurs avec elle comme pour une œuvre commune.

L'auteure souligne à plusieurs reprises son attachement à son village et à sa famille. Elle avoue avoir eu une perception du monde longtemps limitée à son terroir. Chaque pas à l'extérieur est en quelque sorte une découverte, parfois douloureuse. Elle nous parle de la profonde dépression qui a suivi son départ pour l'internat. Quand vient l'heure de choisir entre une relation amoureuse naissante et son milieu, elle préfère ne pas renier les valeurs qui lui ont été inculquées. L'évocation des moments difficiles est faite avec pudeur mais toujours avec sincérité. La vieille dame d'aujourd'hui regarde la jeune fille d'alors et cherche à la comprendre, aux prises avec les dictats et les intransigeances de son époque. *Ma génération commençait juste à sortir de l'ère des tabous. Elle devrait, pour les briser, se démener seule, et elle n'aura pas nécessairement le courage de les regarder en face.*

Les lieux ont une grande importance. Ils participent à l'émancipation de la jeune fille. Ils en dessinent la géographie. Ils sont répertoriés avec

soin et là encore transparaît le profond amour de l'auteure pour sa terre. Mais cela montre aussi à qui elle dédie son œuvre. C'est aux gens de son pays qu'elle parle, à ceux qui habitent ces villages et connaissent ces chemins, qu'ils soient ses contemporains ou ses anciens élèves, ou ses voisins. Elle ancre son récit au Jura et c'est aux Jurassiens qu'elle s'adresse. Peinture des temps passés, reportage sociologique, construction pour une mémoire collective, «Mesdemoiselles» est tout cela. Mais c'est aussi un livre attachant, qui a une portée plus universelle parce qu'il entraîne, au fur et mesure des anecdotes, à une réflexion sur la portée des souvenirs, le rapport au territoire, l'attachement communautaire et le libre arbitre des choix personnels. C'est en cela que Benoîte Crevoisier se révèle une grande conteuse. (dsu)

Editions Alphil, 2011 (237 p.)

Benoîte Crevoisier est née en 1938 à Lajoux. Elle a enseigné pendant trente-neuf ans. Aujourd'hui retraitée, après un séjour de plusieurs années en France, elle est revenue vivre aux Franches-Montagnes et se consacre à l'écriture. «Mesdemoiselles» *est son quatrième ouvrage. Elle a publié précédemment en 1992* «Poignée d'escarbilles» *(Editions de l'Aire et Canevas,* «Le Miroir aux alouettes» *(Editions de l'Aire) en 1994, puis* «Avec un grain de sel» *paru en 2007 aux éditions Alphil.*